

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

- Coloured pages/  
Pages de couleur
- Pages damaged/  
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/  
Pages détachées
- Showthrough/  
Transparence
- Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/  
Pagination continue
- Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:

- Title page of issue/  
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison
- Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

|                          |                          |                          |                          |                          |                          |                                     |                          |                          |                          |                          |                          |
|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|-------------------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|
| 10X                      | 12X                      | 14X                      | 16X                      | 18X                      | 20X                      | 22X                                 | 24X                      | 26X                      | 28X                      | 30X                      | 32X                      |
| <input type="checkbox"/> | <input checked="" type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> |

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LES

PROVINCES DE QUEBEC ET DE MONTREAL.

---

(NOUVELLE SERIE)

---

TRENTE-TROISIEME NUMERO.

---

JUIN 1887.

---

MONTREAL:

CIE. D'IMP. GEBHARDT-BERTHIAUME, 30, RUE ST. GABRIEL.

1887

*Permis d'imprimer :*

EDOUARD-CHS, Archevêque de Montréal.

# MISSION DU LAC ST-JEAN

Pointe Bleue (Lac Saint-Jean) 15 Décembre 1886.

A son Eminence

LE CARDINAL TASCHEREAU

*Archevêque de Québec.*

*Eminence,*

Me voici rendu au lac Saint-Jean, à ma mission montagnaise de la Pointe Bleue. Tous nos sauvages ont commencé à descendre des bois, pour venir se grouper auprès de la petite chapelle et assister aux fêtes de Noël. Chaque jour amène son petit contingent. Ils plantent leurs tentes sur la neige ; quelques branches de sapin recouvrent le sol ; autour d'un misérable feu qui donne plus de fumée que de chaleur, grelottent quelques vieilles femmes et des enfants mal vêtus, mais ils paraissent contents. C'est pour la première fois qu'un grand nombre d'entr'eux verront la solennité des fêtes de Noël. Jugez de leur bonheur ! Aussi s'y préparent-ils avec soin ; ils veulent apprendre des cantiques pour rivaliser, disent-ils, avec les anges. A chaque instant quelqu'un entre chez-moi :—père, apprends-moi à chanter—tu vois, mon enfant, que je puis à peine parler (je souffre en ce moment d'une extinction de voix unie à un rhume qui me fatigue beaucoup.) N'importe, pour avoir la paix, et ne pas les attrister, je fais entendre quelque chant plus ou moins discordant ; ils se pâment d'aise et répètent après moi ; les enfants sont les premiers à retenir les airs et deviennent à leur tour maîtres répétiteurs ; ce qui me dispense de ce pénible exercice.

En partant de Québec, Votre Eminence voulut bien me charger de la desserte des travailleurs sur la ligne du chemin de fer de Québec au Lac St-Jean. Le R. P. Mayeur, qui avait desservi jusqu'alors cette pénible mission, venait d'être appelé par le supérieur de Québec à une autre mission plus

importante et plus difficile. Ce fut avec bonheur que je consentis à remplacer le cher père ; du moins je promis de faire ce qui dépendrait de moi pour le remplacer aussi dignement que possible. Après avoir reçu la bénédiction de Votre Eminence pour moi et pour tous les ouvriers du chemin de fer, je me mis en route courageusement.

Je quittai la gare de Québec à 4 heures p. m., et passai la nuit dans les chars.

Le train qui conduit de la Rivière Pierre à l'endroit où se font les travaux de terrassement marche d'une manière bien irrégulière ; il s'arrête un peu partout, pour livrer des effets, provisions, ou pour en prendre.

Enfin j'arrivai le lendemain à 2 heures p. m., grelottant de froid et souffrant de la faim ; car je n'avais pas eu la précaution de me munir de vivres.

A mon arrivée au Lac Caribou, un triste accident venait d'avoir lieu. Un pauvre mineur, occupé au creusement de la décharge du lac, venait de sauter par la dynamite. Au bruit de l'explosion tous les regards se portent du même côté, on voit dans les airs une masse informe : c'est le pauvre mineur qui va tomber à environ un arpent sur la neige du Lac ; on vole à son secours, il a la tête, les bras et les jambes fracturés, il expire presqu'à l'instant.

Je continuai ma route en chars, environ encore cinq ou six milles, sur un chemin non *ballasté*, aussi n'avancions-nous qu'avec prudence. Au bout du fer, tous les objets sont jetés sur la neige : pains, biscuits, lards, thé, sucre etc., etc., caisses de marchandises. Les voyageurs débarquent et se dirigent comme ils peuvent aux différents chantiers ou campements qui leur sont assignés. Je pris ma traîne et mes chiens et je suivis le chemin battu, jusqu'au premier campement ; j'arrivai chez un brave homme, du nom de Hamel. On me reçut comme le Messie : soir et matin le camp se remplissait ; tous voulaient se confesser, assister à la prière, au chant des cantiques etc., etc. Mon plus grand bonheur aurait été de pouvoir dire la Sainte Messe dans chaque camp ou tente, mais en général ces tentes ne sont point convenables, ni assez à l'abri d'accidents qui pourraient survenir pendant la Ste Messe. J'ai visité tous les travailleurs ; partout ils m'ont fait

le plus bienveillant accueil. Ces braves gens sont heureux de voir la robe noire ; sa présence leur fait du bien.

J'ai remarqué que parmi tout ce monde règne la plus grande union : Canadiens, Irlandais, Anglais, Ecossais, Italiens, semblent ne former qu'une famille. Cela est dû sans doute à la bonne administration de la compagnie du chemin de fer.

Le nombre des travaillants, lorsque je passai, s'élevait environ à un millier de personnes. C'est une vraie fourmilière où chaque bande a son emploi particulier : les uns abattent et brûlent le bois, les autres coupent les traverses qui doivent supporter les lisses, d'autres font les terrassements. Viennent ensuite les conducteurs de chevaux, les brouettiers. L'enclume des forgerons retentit nuit et jour, ainsi que les barres-mines des mineurs. Matin et soir ce sont des explosions terribles, on dirait que les montagnes vont s'écrouler.

Ce travail ne se fait pas sans danger. Un dimanche comme je venais de dire la Ste Messe, je vois arriver tout-à-coup devant la porte du camp qui m'avait servi de chapelle, un traineau tiré par deux chevaux couverts de frimats et tout haletants. On entre : père, vite, un homme se meurt... un autre est tombé raide mort à la suite d'une explosion de dynamite, elle lui a emporté la tête, les pieds et les mains... Pendant qu'on donne ces tristes détails, on cloue une planche sur le traineau, elle doit me servir de siège, je me cramponne comme je puis et me voilà parti à fond de train à travers les arbres, au risque à mon tour de me casser tête, bras et jambes, non par la dynamite, mais contre les arbres qu'on heurte à chaque instant.

J'arrive... quel triste spectacle !..... Je prends mon cœur à deux mains et administre le pauvre survivant qui n'est qu'une plaie et ne voit plus. " Courage, John, lui disait un brave Irlandais penché à son oreille. C'est notre père, le *Canadian priest*, que nous avons vu à Francis Harbour avec M. Weitch." Ce bon Irlandais du Labrador m'avait reconnu ; il se hâtait de me rappeler au souvenir de son compagnon mourant et de ranimer sa confiance. Ces deux amis étaient deux bons irlandais nés sur la côte du Labrador ; ils

avaient quitté la pêche de la morue pour venir travailler sur le chemin de fer. Le mort était un brave père de famille, veuf depuis quelques années ; il entretenait, par son travail assidu et ses économies, ses enfants qu'il faisait instruire à Montréal.

Après avoir visité les différents campements des travailleurs, je me mis en route pour me rendre à ma mission sauvage de la Pointe Bleue. Je rencontrai, sur les bords du Lac des Cèdres, quatre familles montagnaises qui y étaient nouvellement arrivées ; plusieurs autres Sauvages faisaient la chasse dans les environs du parcours du chemin de fer. Le gibier y est abondant dans le bois, ainsi que le poisson dans les lacs. J'ai croisé souvent les pistes des caribous qui semblent ne faire aucun cas du sifflet des locomotives comme du roulement des chars et des détonations des mines. A tous les amateurs de pêche et de chasse, munis de lignes, de bonnes carabines et surtout doués d'un jarret de fer pour pouvoir suivre à la raquette leur proie à travers la forêt, sur les montagnes, au fond des vallons, je dis : Aux Laurentides ! je leur promets des émotions ! ...

Je voyageais non en amateur, ni comme un Nemrod, mais comme un missionnaire ; je portais mon sac sur le dos et conduisais à pied mes chiens par un chemin impossible, à travers le bois. Je dis impossible, à cause des arbres et branches renversés contre lesquels butait sans cesse ma traine ; le terrain d'ailleurs paraît bien avantageux pour la construction du chemin de fer. Bientôt épuisé de fatigue et à bout d'haleine à force de crier : Kuit ! rara ! haak ! haha ! je pris le parti le plus sûr pour me rendre : ce fut de dételer mes chiens et d'abandonner ma traine. Heureusement deux braves canadiens s'offrirent à porter mes effets et c'est avec leur aide et en leur compagnie que j'ai pu me rendre au Lac Bouchette, après deux jours de marche et une nuit passée à l'hôtel de la lune.

Sur les bords du Lac Bouchette, il y a une vingtaine de familles qui sont venues s'y établir dans l'espoir que le chemin de fer suivrait le tracé. Ces braves gens ont eu une récolte magnifique, ils parlent de bâtir une chapelle. Il y a déjà un moulin à scie, etc. Le local est magnifique. Ici l'ho-

rizon commence à s'élargir et s'étend à perte de vue du côté de la Pointe Bleue. On sent qu'on approche de la terre promise, on respire les émanations du Lac.

Je me propose de retourner auprès des travailleurs dès que le chemin sera ouvert pour les voitures. Tout le monde est ici dans l'anxiété : chacun voudrait avoir le terminus à sa porte. Quoiqu'il arrive, nous bénirons tous le Seigneur et nous ne saurons jamais être assez reconnaissants envers les directeurs et le gouvernement qui ont entrepris une œuvre si patriotique et si utile aux colons de la vallée du Lac St-Jean.

Je termine cette trop longue lettre en sollicitant de nouveau la bénédiction de Votre Eminence pour mes sauvages, mes chers ouvriers et leur humble missionnaire.

J'ai l'honneur d'être,

De Votre Eminence,

le fils très respectueux et très dévoué

CH. ARNAUD, O. M. I.

# PREFECTURE APOSTOLIQUE DU GOLFE ST-LAURENT

---

RÉV. H. TÊTU, *trésorier de la Propagation de la Foi,*

PALAIS CARDINALICE, QUÉBEC.

## I.

Vous m'avez souvent prié de vous adresser une relation *labradorienne*, m'assurant qu'elle serait agréable aux lecteurs des *Annales de la Propagation de la Foi*, et surtout aux membres de cette belle société. J'ai longtemps hésité à le faire, craignant de ne pas pouvoir les intéresser. Mais les secours que j'en ai reçus me font un devoir impérieux de *mettre enfin la main à la plume*. Que l'Ange de cette Préfecture m'inspire !

Sous le nom de *Préfecture Apostolique du Golfe Saint-Laurent*, on désigne un immense territoire que baignent, au Nord le Détroit d'Hudson, à l'Ouest la Baie du même nom, au Sud le Fleuve et le golfe Saint-Laurent. Le littoral Est, baigné par l'Océan Atlantique, fait partie d'un diocèse terre-neuvien. C'est un pays de chasse et de pêche, sillonné et exploité par les blancs venant d'Europe, et les Sauvages originaires d'Asie.

Rien de plus étrange que leur rencontre en ces lieux. En voici l'histoire.

Voltaire disait : " Dieu a créé des mouches en Amérique ; donc, il a bien pu y créer des hommes." Cette opinion impie et illogique est contredite par la Sainte Ecriture qui nomme Adam *le premier père du monde, quand il fut seul créé*, et Eve *la mère de tous les vivants*. La même autorité nous apprend que, lors de la destruction universelle de toute chair vivante par le déluge, *Noé demeura seul* avec sa femme, ses trois fils et leurs femmes. Nous arrivons à Babel ; l'humanité y est montrée réunie jusqu'alors, parlant une seule et même lan-

gue. Donc, la révélation, la tradition, la science humaine de tous les pays et de tous les temps, nous forcent à admettre cette conclusion exprimée par Saint Paul : *D'un seul homme Dieu fit tout le genre humain sur toute la surface de la terre.*

Mais, à son berceau, dans cette Asie centrale où a commencé son existence, la race humaine, déjà entachée du péché originel, se voit broyée par une parole divine. *Ils ne sont tous maintenant qu'un peuple et ils ont tous le même langage..... confondons leur langage.* A l'instant, tout en conservant l'unité d'espèce et d'origine, cette descendance d'Adam se divise en plusieurs groupes dont chacun a un langage propre, et Dieu les disperse de ce lieu dans tous les pays du monde. Les deux rameaux principaux se dirigent vers l'Est et vers l'Ouest. Dans ce dernier est le peuple choisi de Dieu à cause du Sauveur universel. A ce peuple privilégié est confié la loi écrite ; chez lui et autour de lui rayonne la civilisation. Ce rameau du tronc primitif continue à s'étendre. Ses annales s'écrivent. De loin en loin se forment de nouveaux centres qui, à leur tour, envoient leurs colonies de l'avant. On contourne les lacs, on traverse les fleuves, on escalade les montagnes, on franchit les déserts, on saute les détroits, on prend pied sur les îles. Enfin, on est en face de l'Océan : plus de terre, plus d'îles. Deux noms servent de monument à cette persuasion : les deux points les plus avancés vers l'Ouest et où l'homme est forcé d'arrêter, il les appelle : au nord *Land's end*, et au sud *Finisterra*.

Mais quand les ancêtres de ces hommes avaient quitté la plaine que dominait la tour maudite et inachevée de Babel, ils y avaient tourné le dos à des frères qui cherchèrent leur fortune vers l'Est. Ceux-ci y avancèrent peu à peu, se multipliant, fondant peuplades, nations, empires, lesquels se fracturaient à leur tour, marée humaine montant d'un mouvement continu, irrésistible. Tout obstacle est écrasé, ou contourné. Ce rameau oriental, ayant dépassé les hautes montagnes de l'Asie centrale, continue à s'étendre. En ces temps-là, les communications étaient rares et difficiles. Au bout de quelques siècles, l'extrême Orient et l'extrême Occident ne se connaissaient plus.

Les vaisseaux européens font le tour de l'Afrique et arrivent aux *Iles Fortunées* et aux régions orientales de l'Asie, lieux riches en épices et en perles. On y fonde des établissements; on y noue des relations avec des populations jusqu'alors inconnues et bien peu civilisées. Là encore l'Européen se persuade que, de ce côté, il a atteint *Land's End et Finisterre*.

Mais au retour de cette longue et dangereuse navigation, il se demande pourquoi ne pas se rendre tout droit à ses nouveaux établissements, en cinglant vers l'Ouest. L'astrolabe et la boussole nouvellement en usage, lui permettent de se retrouver et de se guider sûrement au loin sur mer. Sans doute, l'Océan a ses dangers, ses gouffres, ses mystères; mais l'homme a l'intelligence, la science nautique et le courage. Il veut relier le *Finisterre occidental* au *Finisterre oriental* à travers l'abîme inconnu que ses vaisseaux franchissent en tremblant. Qui les pousse? est-ce le démon de la cupidité? est-ce l'ange du salut? Les uns relèvent leur courage à la pensée des richesses en or, en esclaves, en poison; d'autres ont pour but principal d'étendre le règne du Christ dans ces Indes Asiatiques qu'on croyait avoir devant soi.

A moitié chemin, on vient se heurter à un continent dont on ne soupçonnait pas même l'existence. Ses bois, ses fleurs, ses animaux sont inconnus: ce ne sont pas même ceux de l'Asie. Mais quelles impressions au cœur de l'Européen quand il se voit ici en face d'êtres à face humaine comme lui! S'emparer des pays qu'ils occupent, en réduire les habitants en servitude, en faire des esclaves, des bêtes de somme, voilà ce que l'avidité de presque tous les premiers découvreurs projeta. Pourtant, si ces Indiens appartiennent à la famille humaine, si le sang d'Adam et de Noé coule dans leurs veines tout comme dans les nôtres, c'est un véritable fratricide, un crime contre nature que de les traiter comme des animaux.

Ainsi donc, à l'arrivée des Européens, leurs frères en Adam et Noé, avaient franchi l'Océan Pacifique, traversé l'Amérique Septentrionale dans toute sa largeur; leurs pieds se baignant dans les flots de l'Atlantique, ne trouvaient plus

de terre devant eux. A Gaspé est un cap dont le nom sauvage signifie *Fin de la terre*. Là, on se rencontra.

II.

Vers l'an 1000, les Norvégiens, établis depuis longtemps au Groënland, voulurent fonder une colonie dans le *Vinlande* (ainsi nommaient-ils les côtes de la Nouvelle-Angleterre, y ayant trouvé des vignes sauvages); ils y furent attaqués, en arrivant, par des Indiens qu'on appelait tantôt *Esquimaux*, tantôt *Skrellingers* (hommes nains). Ils étaient nombreux, de couleur très foncée et nullement civilisés. Au retour, le chef de l'expédition mit pied à terre à *Marklande* (terre boisée, aujourd'hui la Nouvelle-Ecosse.) Là, il s'empara de deux enfants esquimaux et les emmena en Norvège où ils furent baptisés.

En 1266, des prêtres islandais, partant de Disco, en Groënland, s'enfoncent dans les régions inconnues du grand Nord; ils arrivent dans un golfe bordé de glaciers, et y voient des habitations d'Esquimaux.

En 1497, Jean Cabot et son fils Sébastien explorent la Côte au nord de Terre-Neuve, et la nomment Nouvelle-Bretagne en honneur de l'Angleterre qui les envoyait en découverte. Sur Terre-Neuve, ils trouvent des *Algonquins* et des *Esquimaux*.

Les mêmes côtes furent visitées, en 1500, par Gaspar de Cortereal qui les trouva cultivables, même labourables, et il les nomma *Terra di Labrador*. Il cotoya aussi tout le golfe St-Laurent. Et avant de quitter ces parages, il saisit cinquante Indiens qu'il emmena en Europe et les y vendit comme esclaves. L'Eglise, cet avocat-né de toute véritable liberté, s'éleva aussitôt contre ce trafic infâme qu'on voulait excuser et justifier même en faisant passer les Indiens pour des *hommes naturels*, c'est-à-dire, sans âme, de véritables animaux qui n'avaient aucun droit au pays qu'ils habitaient, pas même à leur propre personne. Elle fit adopter la croyance que ces Indiens ont une âme rachetée comme la nôtre et destinée aussi au Ciel.

En 1501, Cortereal repart pour faire de nouveaux esclaves et découvrir d'autres plages. Il ne revint pas. Son frère Michel partit à sa recherche, et se perdit aussi. C'est ce qui

explique comment, sur une carte géographique portugaise de 1509, une partie du littoral du Labrador est nommée *Terre de Cortereal*, et le golfe Saint-Laurent y est appelé le *Golfe des deux Frères*. Il y a aussi un grand rapprochement entre *Gaspard* et *Gaspé*. Tout comme Jacques-Cartier qui, peu après, nomma une baie de Terre-Neuve *Baie Catallina*, du nom de sa femme Catherine.

Longtemps avant 1492 et 1500, les Basques venaient dans le golfe Saint-Laurent faire la pêche à la morue. Or, sur une carte Géographique de Dufour représentant l'Europe Occidentale de 962 à 1492, on voit la ville de *Caspé*, dans le royaume d'Aragon, partie nord-est de l'Espagne, et joignant le pays des Basques. En 1412, Saint Vincent Ferrier résida quelque temps dans cette ville de *Caspé* en qualité de commissaire pour la controverse relative à la désignation de l'héritier des trois couronnes d'Aragon, de Catalogne et de Valence. (Analecta, 73<sup>e</sup> livraison, page 2034.) Enfin, certains auteurs sont d'opinion que *Gaspé* vient du mot sauvage *Katsepion*, qui signifie, dit-on, *séparé*.

En 1508, Thomas Aubert, pilote dieppois, fit un voyage de découverte, et remonta le Saint-Laurent jusqu'à 80 lieues de son embouchure. Il trouva les naturels traitables, échangea des marchandises contre leurs pelleteries, et emmena l'un d'eux en France.

Quinze ans plus tard, une autre expédition française sous Verazzani visita la côte américaine depuis la Caroline du Nord jusqu'à Terre-Neuve ; on y trouva grand nombre de sauvages, et on constata que beaucoup d'endroits avaient des noms basques et bretons.

C'est une grande gloire pour l'Italie que trois de ses enfants aient conduit les flottes de découverte des puissances qui se partagèrent l'Amérique : pour l'Espagne le génois Colomb, pour la France le florentin Verazzani, pour l'Angleterre les véniciens Jean et Sébastien Cabot. Un autre florentin, Américo Vespucci, eut l'honneur immortel de donner son nom à tout le continent.

Lors du premier voyage de Jacques-Cartier, en 1534, il y avait à Saint-Malo et aux environs beaucoup de négociants engagés dans le commerce américain de poisson et de pelle-

teries. Ils y réalisaient de grands bénéfices. On les appelait les *Terreneuviens*. Les deux postes principaux où se faisait ce trafic étaient *Tadoussac*, à l'entrée du Saguenay, et le *Port de Brest*, non loin du Blanc-Sablon, aujourd'hui le *Vieux Fort*. Suivant Cartier, tous ces endroits étaient connus et fréquentés depuis bien longtemps par les pêcheurs basques et bretons; de deux cents à trois cents vaisseaux s'y rendaient chaque année pour le commerce et la pêche. Même, dans son Dictionnaire du Commerce, imprimé à Londres en 1600, Roberts dit que le *Port de Brest* est le principal poste de la Nouvelle-France, résidence d'un gouverneur, d'un aumônier et de plusieurs autres officiers (Ferland.) Cartier nomma *Fleuve Saint-Jacques* une jolie rivière du voisinage : c'est aujourd'hui la *Rivière Saint-Paul*. Puis il remonta en chaloupe jusqu'à *Chécatica* (bois très épais) qu'il appela *Port de Jacques-Cartier*. Partout il trouva des Sauvages en assez grand nombre. On aimera à avoir un échantillon des modes du temps et du lieu. " Là, dit le capitaine malouin, " on voit des sauvages de belle taille et grandeur, mais in- " domptés. Ils portent les cheveux liés au sommet de la " tête et étreints comme une poignée de foin, y mettant au " travers un petit bois ou autre chose, ou bien un clou " et y tient ensemble quelques plumes d'oiseaux. Ils sont " vêtus de peaux d'animaux, et se peignent avec certaines " couleurs rouges."

Ces Sauvages Esquimaux ont bien dégénéré de leur ancienne grandeur. Leur *belle taille* est maintenant au-dessous de la moyenne. Jamais *portent-ils* maintenant les *cheveux liés au sommet de la tête comme une poignée de foin* avec ornementation d'un petit bois, d'un clou ou de plumes. Un bonnet pyramidal en fourrure, de longs cheveux noirs ruiselants d'huile et atteignant les épaules, et pour toute peinture le brun de la fumée du camp. Pourtant, il y a encore du *vermillon*, mais ménageons-le. Car, faut vous dire que le vermillon vient du sang du castor qui se fait rare. Du moins, voici le récit indien tel que rapporté par le Père Lacasse, narrateur véridique et impartial :

" Le carcajou, cet animal vicieux, ce compagnon du mauvais esprit, commença à faire sa ronde sur la terre ; car le

“génie du mal qui le pousse, lui a dit de ne jamais s'arrêter.  
“Le castor seul refusa de l'écouter. Tu sais que le castor  
“est fin, plus fin que tous les autres animaux. Ceux-ci ne  
“sont fins que dans la tête; mais le castor est aussi fin dans  
“la queue que dans la tête. De sa queue, il arrête l'eau des  
“lacs, en construisant des écluses. Or, il faut avoir de l'es-  
“prit pour arrêter l'eau d'un lac. Donc le castor est fin dans  
“la queue.

“Un jour, le carcajou, dans une course qu'il faisait, passa  
“sur une chaussée de castor. Celui-ci, qui se tenait au fond  
“de l'eau, agita le pieu sur lequel se tenait le carcajou, et le  
“précipita dans l'eau où il faillit se noyer; il regagna le ri-  
“vage avec peine, et jura une haine implacable au castor  
“qu'il poursuivit pendant trois lunes.

“Le castor effrayé n'osait venir à sa cabane, et ne se mon-  
“trait jamais sur le rivage.

“Un jour, il laissa le lac, et s'aventura dans un petit ruis-  
“seau sur les bords duquel il voulait manger des branches.  
“L'esprit malin en avait averti le carcajou qui se cacha sous  
“une grosse roche et fit le mort.

“Le castor s'avança silencieusement, en imitant le bour-  
“donnement du maringouin.

“Le carcajou le saisit par le cou, et l'étreignant de ses  
“griffes, lui dit: Je vais te déchirer de la tête aux pieds,  
“sans cependant te briser les os. Il lui déchira les artères  
“et le sang du castor coula en abondance. Le Grand Es-  
“prit changea ce sang en vermillon.

“Oui, mon père, ce fut le sang du premier castor qui fit le  
“vermillon. Tu as vu, n'est-ce pas, la *montagne du vermil-*  
“*lon et le ruisseau du castor éborgé?*

“—Oui, mon cher, je les ai vus.

“—Donc ce fut le sang du premier castor qui fit le vermil-  
“lon.”

Donc, ménageons le vermillon, puisque le castor se fait ra-  
re. Toutefois, il y en a encore assez, en quelques endroits,  
pour que la localité en prenne le nom. Nous avons les deux  
grandes *Olumen-sheebou* (rivière à la peinture) dans cette  
Préfecture; mais nos savants modernes ont *faïté* le mot,  
et cartes et rapports disent: *la Grande-Romaine, la Petite-Ro-*

*maine*. Vraiment, on ne s'attendait guère à voir les dames romaines en cette affaire de vermillon ou ocre rouge, à propos et au niveau des dames *esquimales* (comme disait un jovial défunt).

Ces noms sauvages jouent des tours aux étymologistes *quand même*. Non loin de la *Petite-Romaine* est la *Pointe de la Tabatière*, ainsi l'écrivent cartes et récits de voyage, et aussitôt mille têtes, friandes d'extras, demandent de quelle matière et de quelle forme étaient ces *boîtes-à-petun* que les Esquimaux ont perdues là et qui ont valu à cette Pointe son nom quand les blancs les y ont ramassées. Et on fouille les anciennes relations des Missionsnaires pour éclaircir ce point obscur. J'avoue ingénument que, passant par là la première fois, je fis comme les autres, et je m'informai qui avait perdu là sa *tabatière*. Des sourires furent la seule réponse. Je dus m'adresser aux Pères, ces fidèles gardiens des traditions sauvages ; d'eux j'appris qu'il n'y avait aucune tabatière d'esquimaux, ni de montagnais, ni de nascapis, ni de blanc, en cette affaire. Mais qu'où i ...pourquoi...?

En sauvage, cette Pointe s'appelle *Tapatiemme*, mot qui signifie *sorcier*, et elle a dû être autrefois le théâtre de jongleries diaboliques. En voici l'occasion.

Dans les environs, arrivent les sauvages venant du fond des bois, chargés plus ou moins de pelleteries. Là ils rencontrent les trafiquants, et nagent dans l'abondance pour quelques jours. On mange pour la faim passée et la faim à venir ; bientôt les provisions sont épuisées. Bien peu croient alors à l'efficacité du remède prôné, il y a trente-trois ans, par le R. P. Arnaud : " J'étais bien décidé, dit-il, de continuer à mettre " à profit une petite recette que j'ai lue quelque part. L'in- " vention mérite certainement un brevet et une récompense, " pour le bien qu'elle procure aux malheureux poursuivis " par la faim. La voici : lorsqu'on n'a rien à manger, on " serre sa ceinture. Par ce moyen, si on n'appaise pas entiè- " rement la faim, on la calme un peu. Je me suis toujours " bien trouvé de cet expédient. Les Sauvages connaissent " cette recette et la pratiquent depuis longtemps. Ils appel- " lent cela *serrer la babiche* ; et comme ils s'en servent sou- " vent, c'est bien eux qui peuvent en être les inventeurs. "

Voici une autre recette bien préférable, en pareil besoin :

“ Un chasseur indien se voyait exposé à mourir de faim, en un hiver où il était tombé peu de neige : le gibier ne se laissait pas atteindre. Il se mit à genoux et s'écria : “ Toi qui as tout fait, tu es le maître de mon corps et de mon âme ; si tu veux que je meure de faim, j'en suis content, je mourrai paisiblement. Fais ce que tu voudras ; mais ne jette pas mon âme avec ses malheureux esprits qui brûlent dans les feux de l'enfer. C'est l'unique chose que je te demande, car tu sais que je t'aime. ” Là-dessus il se releva, reprit courage, sentit ses forces s'accroître et parvint à tuer le gibier. (1)

Il avait, en bon chrétien, serré la babiche de son âme.

“ Un autre chasseur, dit la même Relation, placé dans pareille extrémité, fit valoir auprès de Dieu l'innocence des bons chrétiens de sa troupe : Regarde, dit-il à Dieu, ces pauvres femmes et ces enfants qui sont dans la cabane ; ils sont bien meilleurs que moi ; écoute leur prière, ils te demandent à manger. Pour moi, il n'importe que je meure, mais aie pitié de ceux qui t'aiment. Cette confiance si admirable fut récompensée par une chasse suffisante.”

Certes, celui-là était fin : il serrait plusieurs babiches à la fois.

Mais rejoignons à *Tabaquen*, la Pointe aux Sorciers, nos Sauvages légers de bourse et de ventre. Il faut donc repartir pour les bois ; mais ce serait commode de connaître d'avance si le voyage sera chanceux, et pour cela, vers quel endroit se diriger. Le jongleur s'enferme sous sa tente, s'y dérobe à tous les regards (qui croirait Satan si gêné et si modeste ?) et consulte le *manitou*. Au milieu de la terreur générale, pendant que le wigwam de la médecine noire s'agite et fait des soubresauts convulsifs, le jongleur annonce qu'il faut sacrifier un objet (convoité par lui !) et se diriger dans telle direction. Croyez qu'on n'aurait garde d'y manquer.

D'autres scènes affreuses s'y sont passées aussi, alors qu'il se trouvait ici un *windigo*, ou possédé du démon. Mais est-ce bien alors possession véritable, hystérie ou autre maladie

---

(1) Relation du P. Paul Lejeune, en 1652.

naturelle, je l'ignore. Les Missionnaires qui ont étudié de plus près les Sauvages sont divisés d'opinion là-dessus. Quoiqu'il en soit, on est forcé d'admettre qu'il y a là quelque chose d'extraordinaire. Voilà une personne qui entre tout-à-coup en fureur, veut déchirer et tuer même ses proches parents, sans vouloir, peut-être sans pouvoir, se rendre à aucune raison, ni supplication, ni menace. La vie de tous est en danger ; il faut faire la garde nuit et jour, éloigner du *windigo* couteau, hache, fusil. Les Sauvages infidèles les tuent sans hésiter comme étant possédés du *matshi-manitou*, le mauvais esprit. Les chrétiens mettent le *windigo* sous les soins du prêtre. Mais quelquefois, s'ils sont bien éloignés, ils fumeront le calumet du conseil, et prendront sur eux de finir les jours du malheureux, soit en l'affamant, soit en le laissant se détruire lui-même. C'est terrible à dire ; mais chacun se considère alors comme à son corps-défendant.

Rien de plus épouvantable que cet exemple arrivé il y a 2 ou 3 ans :

Il y a un groupe d'une vingtaine de familles montagnaises dont le territoire de chasse est aux alentours de la rivière *Pokosheebo* (rivière trompeuse, les blancs la nomment *Saint Augustin*.) Pendant l'hiver, et à plus de 80 lieues dans les terres, une jeune fille de dix-huit ans devint tout-à-coup *windigo*. Jusqu'alors elle avait joui d'une excellente santé ; en outre, elle était douce et pieuse, ayant même mérité le privilège inestimable parmi nos sauvages de porter sur sa poitrine une croix en argent. Aux femmes est réservé cet ornement ; pour les filles, c'est l'exception et une véritable croix d'honneur est la récompense d'une conduite parfaite. Voilà qu'une rage inexplicable s'empare d'elle : elle pousse tantôt des cris lamentables, tantôt d'affreux hurlements. Elle se jette sur tous ceux qu'elle rencontre, et veut les déchirer à belles dents, son père et ses frères comme les autres. Et cet accès revient presque chaque jour, avec des intervalles où elle recouvre ses idées. Alors elle dit qu'elle est possédée du *Matshi-Manitou* (mauvais esprit,) pleure son triste sort et supplie instamment de la tuer. Les chasseurs sentaient leur cœur descendre, à l'entendre crier et se lamenter ainsi ; et ils n'osaient plus s'éloigner des wigwams.

Bientôt, la faim approche ; le salut général demandait une décision sans retard.

On tient conseil, et on décide de mettre fin à ses souffrances et au danger commun. Mais on est d'avis unanime que cette justice suprême appartient au père. Tous y allaient de bonne foi ; la victime elle-même, comme autrefois Isaac, était parfaitement résignée à son sort.

Un coup de fusil lui est donc tiré à bout portant, puis deux ; la fille est tout ensanglantée, se tord de douleur, mais elle n'est pas blessée à mort. Dans l'effroi général, on se dit que le *Matshi-Manitou* veut garder sa proie vivante, et qu'il la protège. Pour dominer le pouvoir magique de ce *fort armé*, comme l'appelle l'Écriture, et le chasser, il faut un *objet béni*. On prend donc la croix de la fille, on la coupe en balles carrées. La première décharge étend le *windigo* sans vie.

Ce fait affreux n'est pas unique.

“ A Mistassini, dit le P. Nedelec, une malheureuse mère montagnaise a tué de ses propres mains un de ses enfants, jeune homme de dix-huit ans, poussée par le démon. Elle s'est fait aider dans cette exécution par un autre jeune homme actuellement présent. Quand je lui demandais pourquoi elle s'était ainsi comportée, elle m'a répondu : je n'étais plus la même. Lui (le démon) m'avait plus de dix fois engagée à le faire.

“ Encore cet été, un homme d'un poste voisin a tué une femme pour l'empêcher de se changer en *Hendigo* (démon mangeur d'hommes). Sur notre route, on voit encore le crâne et les ossements d'une femme qui, pour la même raison, a été tuée, puis ensuite brûlée. Son mari et son garçon vivent encore. Ils sont au Lac Saint-Jean.”

Dans tout ceci, il y a plus d'ignorance que de malice. Le démon y est pour beaucoup.

Voici un autre exemple. Le fait est arrivé chez les Sauvages de la Baie d'Hudson.

“ Durant l'hiver dernier, raconte le Père Laverlochère, une femme avait massacré deux familles presque entières : trois garçons, quatre filles, deux femmes et deux hommes. Une seule personne avait échappé à cette boucherie : c'é-

“ tait un beau jeune homme de dix-neuf à vingt ans, mais  
“ dont la physionomie portait l’empreinte d’une tristesse  
“ profonde.

“ J’étais dans une cabane occupé à faire le catéchisme,  
“ quand cet infortuné jeune homme parut devant moi. La  
“ vue d’une Robe-Noire sembla l’interdire pour un instant ;  
“ mais quand je lui eus fait signe de s’asseoir, il se rassura.  
“ Je le priai de nous faire le récit fidèle de tous ses mal-  
“ heurs ; il poussa un profond soupir, et commença ainsi :

“ — Je ne veux pas trahir ma pensée, et le mensonge ne  
“ viendra point souiller mes lèvres. On m’a dit que tu étais  
“ l’envoyé du Grand-Esprit, et je sais que tu me comprends.  
“ Je vais te le dire : écoute.

“ Nous campions, l’hiver dernier, deux familles ensemble :  
“ Mon père, mon frère aîné, un autre homme et puis moi-  
“ Nous allions tous les jours à la chasse ; nous ne pouvions  
“ rien tuer, car il faisait très froid. Et nous revenions chaque  
“ soir dans notre cabane où nous attendaient ma mère, plu-  
“ sieurs enfants, deux femmes et un vieillard.

“ L’une de ces femmes disait toujours : je veux manger de  
“ la viande fraîche ; oui, j’en mangerai.

“ Nous n’avions qu’un peu d’ours boucané ; nous en man-  
“ géâmes, et nous endormîmes.

“ On aurait peut-être pu fumer trois fois le calumet (3  
“ heures) depuis que nous étions couchés, lorsque j’entendis  
“ du bruit à côté de moi, je vis une main qui frappait sur  
“ mon père, et je dis : c’est le *Witiko*. (*Witiko*, chez les Sau-  
“ vages, est un être fabuleux ; c’est, je pense, le génie mal-  
“ faisant, le lutin, le croque-mitaine de nos anciennes bonnes-  
“ femmes, mais dont les sauvages sont épouvantés.)

“ Je me sauve à la hâte, je cours durant deux jours, sans  
“ savoir où j’allais. Il faisait toujours très froid.

“ A la fin, j’arrive sans le savoir dans le lieu où l’on avait  
“ massacré ma famille. J’aperçois des jambes d’un côté, des  
“ bras de l’autre, des morceaux de chair coupée.

“ J’eus peur : je me sauvai de nouveau.

“ Je vis sur un monticule la femme qui disait toujours :  
“ je veux manger de la viande fraîche.

“ Après avoir marché longtemps, j’ai trouvé une autre

“ famille. Nous sommes retournés, mais nous n’avons plus retrouvé la femme, et des loups mangeaient les cadavres.

“ Je suis bien malheureux !

“ On m’a dit que la Robe-Noire devait se rendre ici, et j’y suis venu, je veux aussi prier la prière de la Robe-Noire.

“ Cet affreux récit avait jeté tous les auditeurs dans la consternation, et je fus moi-même longtemps sans pouvoir dire une parole. M’adressant enfin à cet infortuné jeune homme : mon fils, lui dis-je, le Grand-Esprit veut encore, avoir pitié de toi, c’est pour cela qu’il t’a dirigé ici. Je t’en seignerai comment on le prie ; puis je t’arroserai de l’eau de la prière, et tu seras heureux.”

Ah ! comment plaindre, assez ces pauvres sauvages qui, malgré les efforts héroïques des missionnaires, se trouvent dans de telles horreurs, et en viennent de bonne foi à pareilles extrémités ! Que le sang du Rédempteur coule donc sur ces contrées possédées par le diable, que l’homme sauvage, l’enfant des bois, mais enfant de Dieu cependant, revienne à celui dont il porte l’image et qui l’aime tant. *Jesos shuelimits*, dirons-nous avec eux, Jésus, ayez pitié ! Par le ministère des anges gardiens et des missionnaires, que la lumière céleste brille dans ces régions de mort ! Que Saint Michel mette en fuite le démon du *matshi-manitou-Kosomine* (mauvaise médecine, jonglerie), et que tous, sauvages et blancs, soient les fidèles serviteurs du Grand-Esprit ! *Tsimaïts*, amen !

### III.

Voilà donc à quel point de dégradation l’homme sauvage était descendu sur ce nouveau continent quand les Européens y abordèrent aux siècles passés ! Ah ! les éloquents avocats de la *loi de pure nature* auraient bien dû venir l’étudier parmi nos Sauvages. De même pour la fameuse devise *Liberté, Égalité, Fraternité*, érigée en culte chez eux, mais source de mille misères chez nos Sauvages qui se disent *libres, égaux et frères*, comme jamais hommes civilisés ne prétendront l’être. Et au fond de leur caractère et de leur position, il n’y a, dans nos peuplades, que paresse, imprévoyance, mendicité au superlatif. Que de fois nos amis s’étonnent d’apprendre que les sauvages périssent de faim ! Et on nous dit : que faites-vous

donc, missionnaires ? Depuis deux siècles que vous évangélisez les Sauvages, et vous ne leur avez pas encore appris qu'à l'abondance succède toujours la disette, que les vaches grasses sont toujours suivies de près par les maigres ? Vos Sauvages se font mourir à manger lorsque la chasse donne bien ; que ne font-ils alors des *caches* de viande et de poisson fumés ?—Persuadez-leur de le faire.

Le plus ancien de nos missionnaires actuels me disait à ce propos : Nous avons mille fois essayé de leur faire admettre l'à propos de ces *caches*, et de leur donner des notions au moins élémentaires d'économie et de prévoyance. Ils nous écoutent volontiers, trouvent que nos raisons sont excellentes pour nous, mais pas même bonnes pour eux. Car, disent-ils, nos pères mangeaient tout ce que leur envoyait le Grand Esprit, et nos pères étaient fins, nous faisons comme nos pères.—Mais quand tu tues plusieurs caribous, mange la moitié seulement, serre un peu la *babiche*, et continue ton voyage de chasse. Il y a plus de sapins que de caribous. Si tu n'en trouves pas, l'autre moitié que tu auras cachée te soutiendra alors la vie. Ce sera bien plus fin.—Toi, homme blanc, tu penses comme cela ; moi, sauvage, je pense comme je fais. Je tues dix caribous ; c'est le Grand-Esprit qui me les envoie parcequ'il voit que j'ai faim ; il a un gros cœur pour moi, le Grand Esprit, et il veut que je mange. Je cabane tout de suite, et je mange pour faire plaisir à mon père le Grand-Esprit. Je jette la *babiche* bien loin, et je mange tout. Le Grand Esprit rit, et m'engraisse encore mille caribous là-bas, dans les terres des Naskapis. Tu voudrais, toi, que je serre la *babiche*, que je ferme la bouche quand ma chaudière est encore pleine, et que je cache le *pémican* (1) que le Grand-Esprit m'envoie ? Mais cela insulte le Grand Esprit. Si je meurs cette nuit, après l'avoir fait, je paraîtrai devant la face du Grand-Esprit, son œil sera fâché, et il me dira : tu es un mauvais fils, tu n'as pas eu d'esprit. Tu me traites comme un *matshi-manitou*. Je t'avais donné une montagne de viande, et tu en as mangé un *pémi* (petit peu), tu as serré la *babiche*, et tu as caché mon bien comme le

---

(1) Viande préparée pour se conserver.

castor dans sa maison d'hiver. Tu fais pitié à ton Père d'en haut. Tu n'es pas *fin*. Il n'enverra plus ses caribous dans ton chemin de chasse.—Mais, crois-tu vraiment que tu insultes le Grand Maître en faisant durer plus longtemps la viande qu'il t'envoie ? Pour toute réponse, le sauvage sourit et dit : Je ne suis pas un blanc, moi ; je suis un sauvage comme mes pères, et mes pères sont morts vieux.—Changer le naturel est impossible. Et pour devenir prévoyant comme l'homme civilisé, il faut que le sauvage se *civilise*, et pour cela se sépare de sa tribu.

Cette opinion est fondée sur les faits. Ainsi, je voyais, à Mingan, un Sauvage travailler sans cesse et se mettre par là à l'abri du besoin. Les autres, quand l'imprévoyance et la paresse avaient vidé leur marmite, avaient voulu se faire donner un *pémi* (petit peu) de son beurre, un *pémi* de farine, un *pémi* de thé, un *pémi* de lard. Il leur disait bien : je n'en ai pas. Mais une tente ne renferme ni armoire, ni saloir ; difficile de cacher. De là mécontentement et moqueries. On ne lui demande plus rien ; mais on l'évite, on l'isole ainsi que sa femme. Il est réduit à régler en secret ses affaires au Poste, et à y laisser en dépôt la plus grande partie de ses provisions.

Au reste, les Sauvages admettent volontiers qu'ils sont incapables de vivre à la manière des blancs. Voici comment ils s'expriment dans une Pétition qu'ils adressaient, en 1857, au gouverneur-général, Sir Edmund Walker-Head.

“ Nous sommes 300 familles (à *Bethsiamits, Sept-Iles et Mingan*,) sans compter les veuves et les orphelins ; nous n'avons pas d'autre moyen de vivre que la chasse et la pêche. Depuis plusieurs années, la famine fait des ravages parmi nous, et diminue chaque jour notre nombre. La chasse disparaît peu-à-peu dans le bois, et nos places de pêche sont enlevées de toutes parts par les blancs. A nos justes réclamations, ils répondent par ces paroles : Travaillez, vous ne serez pas malheureux. Qu'entendent-ils par ce travail ?

“ Est-ce la chasse et la pêche ? ce reproche est injuste.

“ Est-ce la culture des champs ? il est alors insensé.

“ Grand Chef, le Grand-Esprit, en créant l'homme, a

“ donné à chacun un génie particulier ; ce génie est différent aussi pour chaque nation.

“ A ta nation, l'instinct de se bâtir de grands villages de pierres, d'habiter ensemble, de se construire de grands canots de bois pour traverser les lacs salés... à nous il a donné l'instinct de vivre dispersés dans les bois, d'habiter sous des cabanes d'écorce, de nous construire de légers canots afin de pouvoir parcourir les rivières et les lacs de nos forêts.

“ Grand Chef, l'oiseau de passage qui retourne chaque printemps vers l'endroit qui l'a vu naître, oubliera plutôt son chemin que le sauvage montagnais. Lorsque nous avons voulu imiter les blancs en cultivant le peu de sable aride qui, avec les rochers, compose notre territoire, la bêche nous tombait des mains en rêvant à nos forêts. Au jour de la récolte, nous oublions même les patates que nous avons à recueillir. Vivant de chasse et de pêche, le Grand-Esprit nous a donné le même instinct qui fait émigrer le gibier et le poisson.

“ En suivant ces périodiques voyageurs, nous obéissons à une force intérieure qui nous pousse ; et lorsque le moment arrive de sortir de nos forêts ou d'y rentrer, il faut partir ou nous dépérissons comme des oiseaux retenus dans des climats qui ne sont plus les leurs.”

Le vénérable patriarche missionnaire dont j'ai parlé plus haut évangélise les Montagnais depuis plus de trente-quatre ans ; et il a essayé sans cesse, ainsi que ses collaborateurs, de modifier leur naturel ennemi de tout travail, de toute culture. Il les a tant de fois vus souffrir par suite de leur imprévoyance. Même, à sa résidence de Bethsiamits, le plus qu'il a pu obtenir d'eux, et encore d'un petit nombre seulement, a été de semer un *pémi* de patates (*pémi apishish*, un tout petit peu.) Les autres ne s'en soucient guère. Vient le temps d'arracher les patates ; les Pères invitent ceux qui n'en ont pas à venir s'en approvisionner en arrachant celles de la Mission : invitation mal reçue et peu écoutée ! Mais dès que les patates sont en cave, arrivent les petites chaudières pour un *pémi* de patates. Oh quelle est belle la couronne réservée à ces chers collabora-

teurs, puisqu'ils ont si peu de consolations temporelles ici-bas !

IV.

Ne trouve-t-on pas souvent au fond des bois quelques fleurs de beauté ravissante et de suave odeur ? Ainsi m'ont charmé et embaumé de vieux documents écrits par les anciens missionnaires des Postes actuellement renfermés dans les limites de cette Préfecture. Quelques extraits pourront intéresser les pieuses âmes qui aiment à connaître les joies et les épreuves des ouvriers évangéliques.

Lettre de Rév. P. Robitaille, Curé de Rimouski, datée de Tadoussac, le 13 mai 1796, et adressée à Mgr l'Évêque de Québec :

“ Je me suis fait traverser à Tadoussac, comme Votre Grandeur me l'avait mandé par la voix de mon frère. J'attends Mr Sauvageau pour faire la Mission des Postes. Je désirerais une direction de Votre Grandeur à l'égard des Français qui se présenteront à moi à la Sainte-Anne de Portneuf et des autres postes.

“ Les paroissiens de Rimouski ont paru à mon départ bien mortifiés d'être privés des offices des fêtes qui se trouvent ce mois-ci, surtout de la procession solennelle du Saint-Sacrement, à laquelle ils assistaient avec beaucoup de piété et de modestie ; ils seraient bien reconnaissants si Votre Grandeur jugeait à propos de leur accorder cette grâce le jour de la Saint-Germain.”

Du même au même, datée de Tadoussac, 3 juillet 1797.

“ Je suis de retour de Mingan. Ce voyage a été long cette année à raison des vents qui étaient presque toujours contraires. Maintenant je me prépare pour faire le voyage de Chikutimish.

“ Les Montagnais de Portneuf, Tadoussak et des Islets Jérémies me demandent à agrandir l'église de Portneuf ; et ce serait le désir des bourgeois, parceque l'église est trop petite le jour de Ste-Anne où il y a beaucoup de monde. Cet automne, je présenterai à Votre Grandeur le compte des recettes et des dépenses de la Fabrique de Ste-Anne de Portneuf.”

Il semblerait que Portneuf a de l'avenir, et que, y ayant déjà une *Fabrique*, un missionnaire y sera bientôt résident. Or, 90 ans après cette lettre, il y a un missionnaire résident à *Mille-Vaches*, quelques lieues plus haut, et un à *Sault-au-Cochon*, quelques milles plus bas : Portneuf n'est qu'une mission de passage. *Profanasti in terra sanctuarium Dei*. La chapelle de Portneuf a été témoin d'odieux forfaits. " La petite chapelle de Portneuf est bien pauvre encore à l'intérieur, " écrivait le missionnaire desservant en 1871. Il n'y a pas " d'autel. En revanche, il reste encore trois beaux grands " tableaux. Après le départ des Sauvages qui venaient à " cette mission, et lorsque les chantiers de bois ont cessé, la " plupart des richesses de cette chapelle furent dispersées " de côté et d'autre. Dans certaines localités, on retrouve " encore des tableaux qui ont appartenu à cette mission, et " cela dans des maisons particulières. Même, paraît-il, dans " une maison de la Rivière-au-Canard on montre un tableau " de la Sainte Vierge sur lequel, dit-on, des matelots voulurent un jour exercer leur adresse. Les balles traversèrent " la vitre qui le recouvrait sans faire aucun mal à l'image." Voilà ce qu'on rapporte : je ne saurais en garantir l'authenticité.

Le Père Durocher donne plus de détails là-dessus dans son rapport de 1845 : " Arrivés à Portneuf, dit-il, nous visitâmes le sanctuaire vénéré que jadis des mains sacrilèges voulurent profaner. Des décharges de mousqueterie, dirigées contre les tableaux des autels latéraux, ne servirent qu'à démontrer combien le culte des images est agréable à Dieu : les balles traversèrent les doubles croisées, mais respectèrent les tableaux. "

Le 29 juin 1801, le nouveau curé de Rimouski (alors paroisse depuis cent ans) adresse de Tadoussac à son Evêque les lignes suivantes, embaumées d'humilité :

" Combien, à votre avis, demande M. Le Courtois, faut-il de rechutes, *quoad ebrietatem*, pendant une année, pour faire raisonnablement douter de la contrition et bon propos d'un sauvage ?

" Plus je vois, plus je m'aperçois que l'ignorance de la langue montagnaise a de bien grands inconvénients pour

“le missionnaire. Je crains de profaner les Sacrements en  
 “y admettant ceux qui en sont indignes, ou de les refuser  
 “à ceux qui désireraient y être admis. Cela m’embarrasse  
 “extrêmement, et je vous avoue que je serai bien content si  
 “Monseigneur nomme cette année, comme j’ai lieu de l’espé-  
 “rer, quelqu’un à ma place, pour cette partie de ma mission.  
 “Je pense même à l’en prier : que pensez-vous de ma résolu-  
 “tion ? J’aime sincèrement les pauvres Montagnais, mais je  
 “serais bien aise qu’un autre essayât de leur être plus utile  
 “que moi, peut-être réussirait-il.

“Je sais bien que n’ayant que Rimouski, je serai très pau-  
 “vre ; mais cela ne m’inquiète point en tout, je vivrai comme  
 “je pourrai.

“J’espère partir demain pour Shekutimi. Bon Dieu, que  
 “de millions de millions de maringouins, moustiques, etc.  
 “j’y vais trouver !”

L’Ecriture Sainte nous dit que quand le diable est barrica-  
 dé chez lui, il s’efforce de garder ses possessions, et d’éloi-  
 gner ceux qui voudraient le chasser. C’est bien ce que  
 prouve une autre lettre du même missionnaire, datée de la  
 Rivière Goudbou, 15 mai 1806. L’Evêché de Québec, tou-  
 jours généreux et prévoyant, avait envoyé beaucoup de li-  
 vres à la Côte Nord, ils firent naufrage. Et à la même épo-  
 que, le missionnaire fut empêché d’atteindre les postes d’en  
 bas.

“Vous avez à Portneuf, écrit donc M. LeCourtois à Mon-  
 “seigneur de Québec, quantité de livres qui ont eu une  
 “part très considérable au naufrage du Capitaine Paterson,  
 “et qui auraient besoin d’être mis au soleil pour sécher.  
 “Parmi ces livres, il y en a quantité d’anglais. Le commis  
 “de Portneuf (écossais catholique) en a pris quatre : *Ins-*  
 “*tructions for confession and communion*, 1 vol. in-12, *Beau-*  
 “*ties of Christianity*, 2 vols in-12, *The Idiomes of the French*  
 “*and English languages* 1 vol in-12.

“Je prie Votre Grandeur de vouloir bien excuser mon pi-  
 “toyable griffonnage ; j’écris extrêmement à la hâte. Je viens  
 “d’arriver, il est presque minuit, et une occasion pour Tadous-  
 “sac va partir dans deux ou trois heures d’ici ; de plus, j’ai  
 “besoin de dormir un peu avant de partir demain matin.

“ Je ne me suis point rendu à Muskuarou faute de vivres  
“ et de bon vent. Dieu veuille que je sois plus heureux une  
“ autre fois.”

Plusieurs cœurs québécois vont vibrer d'attendrissement en lisant la lettre suivante adressée le 8 Avril 1812 à Monseigneur de Canathe (Mgr. Flessis) :

“ Sur les instances des Esquimaux qui ne cessent de demander un Missionnaire, nous osons présenter à Votre Grandeur leur demande, nous flattant qu'Elle daignera appuyer cette malheureuse nation pour la retirer des ténèbres épaisses où elle est encore en servitude. Mais comme elle est encore fort docile, nous espérons que les soins d'un ministre de la Religion ne seront pas infructueux.

“ Nous proposant de descendre chez eux, nous nous chargerons avec joie de l'y conduire, promettant de le nourrir à nos frais, et de travailler efficacement à lui bâtir un logement le plus convenable que possible sera.”

J. BTE ROUILLARD

CH. CHATEAUVERD

BARTH. GAGNON.

Si, quand le diable a ses coudées franches, les éléments opposent de grands obstacles à l'évangélisation et par suite au salut des Sauvages, à quoi ne faut-il pas s'attendre si Satan peut mettre à leur portée *l'eau-de-feu*, la boisson ? Est-il rien de plus navrant, à tous les points de vue, que cette lettre courte mais bien triste, du Rév. C. J. Primeau, missionnaire des Postes du Roi en 1824, écrite à la rivière Godbout le 13 juin :

“ La Misson de *Mushulagun* (poste à la hauteur des terres), est manquée pour cette année. Les Naskapits ne s'y assemblent pas cette année, je viens d'en être informé par les Sauvages qui les ont vus dans le cours de l'hiver. Le Sauvage qui s'était chargé de monter en juillet dernier, a passé tout l'été à boire, et ne s'est rendu au poste qu'après le départ de ces Sauvages. La Mission de la mer est dans le plus triste état. Dix Sauvages sont morts, après la dernière mission, par l'effet de la boisson ; plus mauvaise apparence encore pour cette année. Sur vingt familles que

“ je viens de rencontrer, il y a eu deux baptêmes, deux mariages. La boisson les a tous empêchés de retirer quelques avantages de la présence du Missionnaire. Les enfants de dix ans sont déjà ivrognes. Ceux qui ne buvaient pas de rhum, sont devenus ivrognes, parce qu'ils trouvent différentes liqueurs à tous les postes.”

L'année suivante, le même Missionnaire avait le bonheur d'adresser, de la rivière Goudbou, à Mgr Plessis, une lettre bien plus consolante :

“ Ayant vu, dit-il, les *Naskapits* aux Sept Isles, le 23 juin, je n'aurai pas occasion de pénétrer dans l'intérieur cette année. Je les ai gardés trois jours seulement, et après ce temps, je n'ai pu les retenir, leur santé ne s'accommodant pas avec l'air de la mer. Voici ce que j'ai conclu avec leur grand Chef, de leur consentement. Après leur avoir parlé des avantages du christianisme, je remarquai leur désir de recevoir le baptême, surtout de la part de leur chef qui est un homme très intelligent. Ce brave homme, saisissant mieux que les autres ce qu'on leur disait, se donnait la peine de leur répéter et faire comprendre ce qu'il apprenait. Ils m'ont paru qu'ils abandonneraient la polygamie avec sincérité et aisément. Ils m'ont assuré qu'après leur baptême, l'on ne verrait jamais s'établir parmi eux les vices qu'ils remarquent dans les Montagnais. Ils ont assisté à la Messe avec le plus grand respect. Ils m'ont témoigné une extrême attention, et promettent de procurer à un Missionnaire les choses nécessaires à la vie, quand il sera chez eux.”

Si la Providence donne à ses amis joies et peines à grande mesure, alors le Missionnaire est son *enfant gâté*. Qu'on en juge par cette lettre du Rév. M. Quertier, alors Curé de l'Île aux Grues, et plus tard l'Apôtre de la Tempérance, écrite à Mingand, le 27 juin 1834 :

“ Partis de l'Île aux Grues le 25 avril, nous n'arrivâmes à Mingand que le 10 mai. Je n'y trouvai pas un seul Sauvage. J'en repartis trois jours après pour *MasKuario* où vingt-cinq familles, tant de fois trompées, m'attendaient à peine. Outre *MasKuario*, je visitai *NatasKuane* où je dis la messe le jour de la Pentecôte, *Nabisipi Watshishu* et la *Corneil* où

“ je dis la messe le jour de la Fête-Dieu. Ces postes sont occupés par des Canadiens qui tous se sont rendus à leur devoir.

“ De retour à Mingan, j’y trouvai quinze familles sauvages dont celle qu’on appelle ici *Royale*, à cause de son honnêteté et de son aisance, est la plus nombreuse comme la plus respectable. Les femmes de ces trois frères sont recommandables par leurs vertus.

“ J’avais douze jours à passer avec eux. Quel moyen de les occuper ce long temps, ne pouvant pas toujours tenir à l’instruction qui se donnait trois fois par jour? Je proposai l’érection d’une Croix, à quelque distance de la Chapelle, sur une jolie colline qu’on appelle maintenant le *Calvaire*. Le projet plut, et en quelques jours, deux longues et magnifiques allées, pratiquées dans la forêt, conduisirent une procession nombreuse de la Chapelle au Calvaire et du Calvaire à la Chapelle. Le Bourgeois quoique protestant fit faire la Croix par son charpentier ; et le sept juin, après le service du soir, vers les six heures, toute brillante d’argenterie (1) et ornée de rubans, soieries, etc., au goût des femmes sauvages, la Croix fut transportée par douze hommes, au milieu des décharges de fusils et des chants religieux d’hommes et de femmes en deux chœurs. La cérémonie dura deux heures et un quart.

“ Ah, Monseigneur, que Votre Grandeur aurait joui de voir et entendre cette petite peuplade chanter de cœur et d’esprit, dans des forêts sauvages, les beaux cantiques de la Religion, marcher respectueusement et suivre deux à deux l’étendard du salut qu’ils vont planter au milieu du camp pour être protégée par son ombrage salutaire !

“ Je confessai toutes ces bonnes gens et les vis partir avec deuil pour l’Anticosti. Quelques-uns ont pleuré en me disant adieu ! Que ces pauvres sauvages sont bien dignes d’un meilleur sort ! Je fis cinq baptêmes, et bénis la tombe d’une femme morte peu de jours avant mon arrivée.

“ Depuis le départ de mes braves sauvages, le 9 juin, je n’en ai vu aucun jusqu’à ce jour 30 id. Je passe mes jours,

---

(1) On croirait plutôt à de la ferblanterie, N. Réd.

“ je l'avoue, à m'ennuyer en attendant la *Cécile* qui ne paraît plus, selon sa coutume, qu'une fois par mois, ou au plus six semaines. Seul, point de livres, point de nouvelles, me voilà sur mon troisième mois depuis mon départ de l'Île-aux-Grues.

“ Le 30, tous les Sauvages des terres arrivèrent en quinze canots, joli spectacle de voir arriver ces caribous humains, car ceux-ci n'ont de l'homme que la figure et le baptême. Nouvelle et lourde besogne pour le Missionnaire.

“ Le deux juillet, arrive la *Cécile* de Québec. On presse le départ. Nombreuses confessions, mariages, baptêmes, sépultures, instructions, tout à faire en peu de jours.”

C'était pendant une mission donnée par le Père Babel, 47 ans plus tard : “ Les bois étaient en feu dans le voisinage, rapporte le Père. Avec grande peine la Chapelle put être, préservée. Le feu s'arrêta enfin sans la détruire. Il respecta même cette croix plantée au milieu des bois, et se contenta de la caresser de ses flammes à moitié éteintes. Depuis ce moment, ce signe de salut nous est encore plus cher. C'est au pied de cette croix que nos sauvages viennent faire leur pénitence après la confession. Quel bonheur que croix et chapelle assiégées par le feu fussent préservées ! et nous bénissons Dieu qui n'a pas permis que ces témoins de nos peines et de nos larmes disparussent.”

Au pied de cette Croix monumentale plantée par lui, il y a cinquante-trois ans, j'ai récité avec émotion un *De profundis* pour le grand Apôtre de la Tempérance, cet orateur aux idées sublimes, ce cœur sensible comme celui d'un enfant, qui pendant ses dernières années me témoignait une affection toute particulière. Qui eût jamais imaginé que sa correspondance de Missionnaire, écrite à six lieues d'ici, dormirait 33 ans dans les cartons de l'Archevêché de Québec, puis ferait une autre station de 15 ans à Rimouski, et enfin reviendrait à son point de départ, pour y voir ses feuillets jaunis baignés des larmes d'un ami *qui se souvient ?* Quand je le vis pour la dernière fois, à sa résidence privée de Saint-Denis, quelques mois avant sa mort, il m'étreignit brusquement contre son cœur : “ Prie pour moi, dit-il, *la bête s'en va.*” Oui, la noble bête de somme du Seigneur, qui

porta haute et glorieuse la Croix de Tempérance, et par là fut un bienfaiteur national. Qu'ils étaient beaux tes pieds d'évangéliste, quand tu tenais les foules suspendues à ta parole ardente, et que tu broyais le démon de l'ivrognerie au fond de tous les cœurs ! Et ces douces fêtes de la Saint Louis de Gonzague à la *Maison de Sainte-Anne*, (comme tu te plaisais à nommer ce Collège que tu aimais tant et à qui je dois tout,) comme tu accourais avec une joie toujours nouvelle pour nous faire admirer les sacrifices, les mérites, les vertus, les gloires *du petit Louis* ! douces fêtes, que de générations d'étudiants se les rappellent avec délices, inséparables du souvenir de ce vieillard à longs cheveux blancs ! Ta croix noire sanctifie le sommeil de milliers de tombes ; et là-haut tu jouis de la victoire qu'assure la Croix, entouré de tant de Canadiens que tu as arrachés à l'ivrognerie et à la perdition pour en faire de braves citoyens, des saints ! De là ne nous oublie pas !

En 1837, la Mission des Sauvages Montagnais fut faite par le Rév. Mr Boucher. Son rapport est des plus intéressants :

“ La Mission de Portneuf, dit-il, est abandonnée depuis 1830. Il ne s'y fait aucun service pour les Sauvages. Le Missionnaire y dit la messe en passant pour sa commodité. La chapelle menace une ruine prochaine. Il n'y a dans la sacristie qu'un missel et un grand nombre de bonnets carrés.”

“ La Mission des Islets de Jérémie est la plus populeuse. Cette année, il y avait trente-trois familles au Poste. Les Sauvages, de cette Mission sont passablement instruits, et les mères s'appliquent généralement à élever chrétiennement leurs enfants et à leur montrer les prières et le catéchisme ; ils savent presque tous lire et écrire. Pour l'usage de cette Mission, la chapelle possède entr'autres articles *vingt surplis*.” (Comme il n'est pas question des *jupons* correspondants, les chers Sauvages devaient sans doute *aller sans*, comme on dit ici ; c'est moins embarrassant et tout aussi beau à l'œil sauvage, peu exigeant. Qui sait si l'œil sauvage n'y a pas même découvert une beauté inappréciable au blanc, par la ressemblance avec le héron ou autre gibier haut monté sur pattes ?)

“ Les Sauvages de la Rivière Godbout, et surtout les femmes, sont moins adonnés à la boisson que partout ailleurs. C’est la Mission qui m’a toujours procuré le plus de contentement.

“ Les Sept Isles, dernière Mission des Postes du Roi. J’y ai vu sept familles *Nascapi*, Sauvages des terres et qui, malgré leurs désirs, n’ont pas encore eu le bonheur de recevoir le baptême. Je leur ai donné des catéchismes, afin qu’ils pussent s’instruire par eux-mêmes. Ils désirent ardemment les lumières de la Foi.”

Le même Missionnaire, dans sa Relation de 1839, intéresse extrêmement :

“ Cette année, comme toutes les années précédentes, dit-il, tous les Sauvages des Postes que j’ai visités, se sont montrés zélés à assister aux instructions, et avides de la parole de Dieu. Tous se sont confessés plusieurs fois, avec les sentiments de la plus grande foi.

“ J’ai vu aux Sept-Isles six familles *Nascapi* ou Sauvages infidèles. Je baptisai quatre de leurs enfants, en leur disant que j’espérais qu’ils auraient bientôt l’avantage de voir parmi eux un Missionnaire pour instruire leurs enfants et eux-mêmes, s’ils voulaient se mettre de la prière et servir le Grand Maître. Tous ont répondu qu’ils le désiraient de tout leur cœur, mais qu’ils étaient trop pauvres pour venir tous les ans au bord de l’eau pour entendre parler du Grand-Manitou.

“ Voici un trait qui fait bien voir combien ces pauvres Indiens désirent être instruits et baptisés. Une femme âgée de vingt-deux ans, s’est rendue cette année au Poste de Godbout, de la distance de plus de 200 lieues, pour faire baptiser ses deux enfants ; et dans l’espérance d’être baptisée elle-même, elle avait appris ses prières et plusieurs chapitres du catéchisme. Elle n’avait jamais vu le Missionnaire. Son mari avait été baptisé étant encore enfant et n’avait pas vu le missionnaire depuis ce temps-là.

“ Plusieurs Montagnais m’ont dit que quand ils se rencontraient dans les bois avec les *Nascapi*, ces derniers les payaient pour faire prier Dieu pour eux. Ces Sauvages sont très pauvres et dénués de tout. Si un Missionnaire

“ devait leur être envoyé, il serait nécessaire de les avertir  
“ une année d’avance, afin qu’ils pussent se rencontrer avec  
“ lui. Car la plupart vivent errants ça et là dans les plaines,  
“ le long de différents lacs, vivant de la pêche tout le  
“ temps que la pelleterie n’est pas de saison.

“ J’ai eu la consolation de voir que tous ceux qui ont com-  
“ munié l’année dernière, sont restés fidèles à leurs promesses  
“ de Tempérance, et ont mérité la même faveur cette  
“ année. Votre Grandeur est déjà informée que le plus  
“ grand obstacle qui s’oppose à la conversion des Sauvages,  
“ est l’ivrognerie. Je ne les admet à la Sainte Table qu’après  
“ une épreuve de trois ans. J’exige, pendant ces trois  
“ années d’épreuve, qu’ils ne prennent pas une goutte de  
“ boisson. Je crois qu’il est absolument nécessaire de prendre  
“ le mal à la racine, autrement on gagnerait peu sur eux.  
“ J’exige cela seulement de ceux qui communient ;  
“ car je suis moins exigeant pour ceux que je crois n’être pas  
“ assez forts pour faire ce sacrifice, espérant toujours de pouvoir  
“ gagner cela sur eux.

“ La première année, ils font la promesse d’abandonner  
“ entièrement la boisson. La deuxième année, quand ils ont  
“ été fidèles à leur promesse précédente, ils font leur confession  
“ générale, et je leur donne l’absolution. Enfin, la  
“ troisième année, je les admet à la sainte communion.  
“ Cette promesse se fait solennellement le jour même de la  
“ première communion ; je prends, en présence de tous les  
“ Sauvages, les noms de ceux qui forment ces bonnes résolutions.  
“ Et je profite de cette occasion pour inviter les autres  
“ à suivre leur exemple, et en même temps pour prémunir  
“ ces nouveaux convertis contre la séduction des ivrognes ;  
“ car il n’est pas rare de voir un sauvage à moitié ivre aller  
“ de loge en loge, avec sa bouteille, pour solliciter les autres  
“ à boire.

“ Voici un trait qui fait bien voir la bonne volonté et la  
“ docilité de ces pauvres sauvages. En 1837, une femme  
“ sauvage, mère de six enfants, touchait à la fin de son  
“ épreuve, elle avait fait l’année précédente sa confession  
“ générale, et se disposait à faire sa première communion à  
“ la prochaine mission. Malheureusement pour elle, le pre-

“mier jour de l’an, elle se trouva au Fort avec plusieurs  
“autres sauvages. Le matin, se méfiant de sa faiblesse, elle  
“n’alla pas saluer le commis avec les autres, et resta dans sa  
“loge à dire son chapelet. Les sauvages revinrent du Fort  
“à demi-ivres, et avec de la Loisson ; mais elle demeura  
“toujours ferme. Sur le soir, le commis, pour plaire aux  
“sauvages, parcourut les loges, emportant avec lui différentes  
“liqueurs. Cette pauvre femme ne put résister à ce dernier  
“combat, elle but avec les autres.

“Le lendemain, elle se rappela sa promesse, et sa première  
“communion qu’elle devait faire cette année ; dans l’excès  
“de sa douleur, elle se mit à pousser les cris les plus déchirants.  
“Ignorant la cause de ses pleurs, le commis lui-même  
“accourut tout effrayé à la loge, pour voir ce qui en était.  
“Quelle fut sa confusion lorsqu’il entendit cette femme lui  
“adresser les reproches les plus sanglants de ce qu’il était  
“cause de sa faute et de la violation de sa promesse.

“Ce fait me fut rapporté avant que d’avoir vu cette femme.  
“Quand je visitai le Poste où elle était, elle vint avec les  
“autres me donner la main, selon l’usage, je remarquai  
“seulement qu’elle avait les larmes aux yeux.

“J’étais rendu à la chapelle et je préparais ce qu’il fallait  
“pour commencer la mission, elle vint me trouver et se mit  
“à sangloter sans pouvoir me dire un mot. Je tâchai de la  
“consoler, de l’encourager, en lui disant que Dieu lui par-  
“donnerait encore cette fois. Tout fut inutile pour le mo-  
“ment. Et tout le temps de mon séjour dans ce Poste, ce  
“fut pour moi un spectacle déchirant de voir cette pauvre  
“femme venir presque tous les jours à confesse, donnant les  
“plus grandes marques de repentir de la faiblesse qu’elle  
“avait eue. Cependant, pour l’édification et le bon exemple  
“des autres, et en même temps pour inspirer une plus  
“grande horreur de ce vice, je demeurai inflexible et lui  
“refusai le bonheur de faire sa première communion. Mais  
“je lui promis qu’elle la ferait à la prochaine mission, si  
“elle persistait dans sa bonne résolution. En effet, cette  
“année, j’ai eu la consolation de lui donner la sainte com-  
“munion qu’elle a reçue avec les sentiments de la plus  
“grande ferveur.

Cette même année 1839, le Rév. Luc Aubry, fit la mission de Mingan à Maskouaro.

Pendant dix années consécutives, le Rév. Frs. Boucher évangélisa nos Montagnais. Par son zèle infatigable et persévérant, dit un de ses successeurs, il avait régénéré cette tribu indienne naguère dégradée, en la faisant entrer dans la Société de Tempérance totale. Mais le plus grand embarras pour ces prêtres séculiers, c'est qu'ils ne pouvaient guère instruire les Sauvages autrement que par interprète. Le temps leur manquait, et les maîtres aussi, pour apprendre cet idiôme difficile.

Une famille religieuse de Missionnaires venait d'arriver en Canada. On jugea préférable de leur confier l'évangélisation des Sauvages. Ceux d'entre eux destinés aux Montagnais des Postes et du Lac Saint-Jean, comptaient sur les livres composés en cette langue, plus d'un siècle auparavant, par les RR. PP. Laure et Labrosse, jésuites. Ils avaient de cette source dictionnaire et grammaire qui furent confiés au Père Durocher dont le zèle ardent se promettait de maîtriser ainsi bientôt la langue montagnaise et d'assurer cette ressource précieuse à ses collaborateurs.

Mais il en avait été du sauvage comme du blanc ; son langage avait varié, et les Pères virent, à leur extrême surprise, qu'on ne les comprenait guère et que tous les livres étaient à refaire. Il fallut donc, à l'aide des interprètes, entreprendre cette rude besogne dont Dieu seul connaît toute la difficulté et le mérite. La difficulté suprême est pour les mots exprimant les choses religieuses. Il faut alors inventer ou composer des expressions claires, précises et exactes, faisant image si possible, et les faire passer dans le langage usuel qui abonde en *expressions imagées*. Les mystères et les sacrements offrent des difficultés particulières sous ce rapport. “ Il faut beaucoup de patience, dit à ce propos le Père Lacasse, pour instruire ces Sauvages dont l'intelligence ne s'élève pas du premier abord aux choses spirituelles. Aller leur parler de sacrement, de la grâce de Dieu dans le langage de nos chaires canadiennes. serait perdre son temps. “ Il faut user de périphrases. Le missionnaire qui travaille “ au milieu de nations infidèles a besoin, le croiriez-vous ?

“ d'une science dogmatique plus qu'ordinaire et plus grande  
“ que celle qui, bien souvent, serait suffisante devant un au-  
“ ditoire déjà instruit des vérités de notre sainte religion. Il  
“ lui faut créer des mots d'un genre nouveau, et bien se  
“ garder de ne pas dépasser les limites de l'orthodoxie. Son  
“ langage doit être précis, et s'il veut rester dans les généra-  
“ lités, il fera mieux de ne pas parler.”

Les obstacles étaient grands : ils ont tous été levés, de nouveaux livres composés, et aujourd'hui nos Pères parlent le montagnais au parfait, mieux qu'aucun montagnais même, et par là est rendue plus facile l'évangélisation des Nascapis dont le langage est le Montagnais un peu déformé. Je demandais à André, sauvage de Mingan, quelle langue parlaient les Nascapis : “ la même, pareille comme nous, me  
“ dit-il. Je rencontre le Nascapis dans le bois, je lui parle,  
“ il me comprend ; le Nascapis me parle, et je comprends  
“ tout. La moitié des mots comme les nôtres. ”

Rien de plus curieux que d'écouter de près ces sauvages se parlant entre eux. Aucun son dur ni vibrant ; ils parlent toujours à demi-voix, du ton le plus monotone et sans gesticulations. Au point de vue de l'observation, disons *d'une étude de mœurs*, plusieurs amis me manifestaient le désir de passer une journée dans la cabane sauvage. Il leur serait bon de tracer alors autour d'eux *un cercle magique* infranchissable à petits, moyens et grands, bon d'avoir la vue courte, bon de ne respirer qu'à travers un gros rhume de cerveau. Sans être muni de ces préservatifs, il m'a été donné de passer par cette petite épreuve, il y a deux ans. De moi-même, j'aurais honte de raconter cela, à la pensée des souffrances, des dangers, des travaux héroïques de mes collaborateurs. Mais vous médisez tant des lecteurs de vos Annales, cher Aumonier, en assurant qu'ils veulent *tout savoir* ! Qu'ils ne s'en prennent qu'à vous.

Voici donc la note d'une journée passée dans un wigwam montagnais.

Mai venait de commencer. J'étais dans ma petite chambre de la Pointe-aux-Esquimaux. Au dehors un fort nord-est pousse devant lui des orages glacés, et goupillonne sans merci quiconque vient à sa portée.

Entrent trois sauvages que la pluie avait inutilement cherché à débarbouiller, pour tout résultat sillons noirs creusés dans le jaune-brun. Un seul se fait comprendre quelque peu en anglais : il veut le *palliash*.—*Ishkouéou sham acoushou* (femme beaucoup malade) au campement de la Romaine, quatre grandes lieues d'ici. Le milieu du chenal est ouvert entre les Iles : partout ailleurs glace *pourrie*, c'est-à-dire minée en dessous et des plus dangereuses, surtout dans une tempête avec pluie. Ils sont venus avec une bonne petite barge, fiers comme des *hommes* de pouvoir la manœuvrer.

J'embarque ; peu après, la pluie cesse, mais le vent tient bon. Bientôt nous dépassons la *Pointe-aux-Morts* que nos Montagnais appellent *Komanatnekatet*, c'est-à-dire, place où un meurtre a été commis. Leur tradition rapporte qu'autrefois des voyageurs y furent surpris et massacrés pendant leur sommeil.

Le *camp* sauvage, composé de quatre cabanes, était sur une des îles de la Romaine, au bord du bois. Les amis des Missions et les littérateurs tressaillent d'aise à cette pensée, la loge sauvage, le *wigwam*. Pour eux, c'est adorant de poésie. Qu'ils me pardonnent de dissiper un peu leurs illusions.

Représentez-vous donc une vingtaine de perches plantées dans le sable et disposées en rond autour d'une pierre plate servant de foyer. La base a quatorze pieds de diamètre, et les pans vont en diminuant jusqu'au sommet par où vient la lumière, tout comme dans les basiliques romaines. La porte est soigneusement fermée : par le sommet toujours entr'ouvert s'envolent les fumées de toute sorte. Du pied des perches jusqu'à mi-hauteur, elles sont lambrissées en-dehors de lambeaux de toile à voile ou de vieux sacs tenus en place par des branches entrelacées ; de là au faite, le lambis est formé d'écorces de bouleau qui laissent pénétrer une lueur rosée et très poétique *ad libitum*.

Etes-vous bien trempé comme nous l'étions ce jour-là, vous cherchez aussitôt la porte et désirez entrer. *Chercher la porte* ; si c'est un œil civilisé, il la cherchera longtemps. A vos pieds, un vieux sac qui se confond avec le reste du lambris, recouvre une ouverture de trois pieds carrés, au ras de la terre : voilà portique et porte. Efforcez-vous d'entrer.

Pour cela, pliez-vous, mais pliez-vous donc ! encore un autre pli, et encore un autre jusqu'à ce que votre hauteur et votre largeur s'égalisent. Bon : maintenant tournez-vous de côté, rapetissez davantage et entrez *en vous-même* si c'est possible, car vous n'êtes encore guère capable d'entrer par cette porte étroite. Courage cependant, faites de nouveaux efforts. Enfin tout craque et gémit dans votre charpente *trop civilisée* ; vos pièces de construction sont toutes entrées les unes dans les autres, et le nez vous touche aux genoux. Pour le coup, vous êtes digne d'entrer. Vous entrez donc... ce que vous ne pouvez, du premier coup, car la pauvre tête est repoussée en arrière par une barre qui forme le sommet de la porte et cachée par des branches. Enfin la tête finit par entrer, la dernière, au scintillement de mille chandelles. Une autre fois, poussez votre tête de l'avant et faites votre entrée comme une autruche allongeant *tout son cou*, ou bien entrez à reculons, ou encore à genoux. Et si vous voulez savoir comment je pus introduire ma taille interminable, supposez le pire, et vous approcherez de la vérité. Le moins amusant, c'est qu'à peine votre tête entre-t-elle à deux pieds du sol, elle est assaillie par une légion de petits chiens *japillards*, vrais *windigos* qui semblent avides de viande fraîche. Les femmes s'élancent en criant : *ouish, attoub, ouish* (va te coucher, chien.) Chacun et chacune empoignent un *attoub* et le garde en ses bras.

Vous voilà entré, c'est bien. Mais, avant de vous déplier, attention ; regardez en haut et prenez bien vos mesures. Le rez-de-chaussée vous semble très grand parcequ'il n'y a aucun meuble, et que tous les habitants du lieu sont rangés comme celles qui *font tapisserie* dans vos bals de ville. Pour vous tenir droit, il faut être au milieu du logis, les pieds presque dans le feu. Aussi le Sauvage est-il toujours à demi-courbé. Prenons-en notre part et faisons comme lui. Cherchons de l'œil l'endroit où il y a une plus grande place vide et mettons-nous y à genoux d'abord afin de ne jeter l'ancre que sur un bon fond clair d'écueils et d'écuelles.

Me voilà donc assis sur un plancher assez mollet, grâce au tapis en branches de sapin ; m'adosser à la cabane est impossible à moins de me mettre en angle de 45°, m'asseoir droit comme un civilien, mes pieds envahissent le foyer. Il faut

donc s'emboîter à la chinoise, et quand tout est à sa place, vous regardez et êtes regardé.

Cette loge contenait cinq familles nombrant quatorze personnes présentes et huit petits chiens. Voilà pour les êtres *visibles*. Les odeurs sont fortes (ces chiens ne se dérangent guère), et elles ne passent jamais inaperçues, car elles circulent longtemps et ne s'envolent qu'à regret par le faite. Quant aux êtres présents *invisibles*, tenez bon pour la soustraction faite par les doigts chasseurs et pour la division impartiale entre chacun, mais tenez bon surtout pour la multiplication : multipliez et multipliez encore !

Ces Sauvages sont toujours assez vêtus, et demeurent bien couverts. Au dire de tous les Missionnaires, la modestie est portée chez eux jusqu'à la plus grande délicatesse. Quelques enfants jouent sans bruit, parlant à demi-voix, ne se disputant jamais. Quels sont leurs amusements enfantins sous la tente, demandez-vous ?—L'un taille un éclat de bois en forme d'aviron et fait mine de s'en servir. Un autre fait une flèche et un arc et s'essaie sur une mouche. En voici un qui enfonce sa main sous les branches, imite les soubresauts d'un animal dans les fourrés, sort un doigt qu'il brandit comme le loup-marin qui élève doucement sa tête sur l'eau pour voir s'il y a pour lui du danger quelque part. Le sang chasseur bouillonne déjà dans ces petits cœurs. Me rappelant alors comment on confectionne des petits canots en papier, j'en fais un et le leur donne. Ils se le passent de main en main, chacun attendant patiemment et ne le demandant que de l'œil. Qu'il faut peu de chose pour les amuser tous pendant des heures entières.

Environ trois pieds de large et autant de long était le domaine de chaque famille ; au fond de ce *homestead* (propriété) est tout son bien : sac de farine, chaudron, plats et écuelles, guenilles, fusils et mille petits sacs contenant thé, tabac, sucre, jusqu'à la *boîte à lunettes* (car plusieurs vieux et vieilles en portent et avec autant de chic et de gravité que les blancs ! Ce morceau ne prend guère de place cependant et forme l'oreiller de l'homme, oreiller chéri, car il y est étendu bien souvent et bien longtemps, trop fainéant et insouciant alors même pour se replier les jambes quand le feu menace d'en

dommager sa chaussure, il faut que la femme qui veille à tout dresse quelques petites branches en avant de ses pieds immobiles, lorsque le feu endommagerait ses chaussures. J'eus plusieurs fois occasion de voir ce manège incroyable.

Pendant qu'ainsi étendus nonchalamment, les hommes dorment ou semblent dormir, tout en fumant, les vieilles femmes vont, dans la pluie battante, ramasser branches et souches pour alimenter le feu (la coutume indienne est de ne pas ramasser même une *attisée* d'avance ; ) aux enfants à aller quérir de l'eau dans de petites chaudières. Les chiens font police incessante et vigilante, sauf sur eux-mêmes. Les jeunes mères s'occupent à la couture, tout en surveillant leurs marmots. Enfin c'est admirable comme chacun trouve sa place, et chacun se montre parfaitement heureux.

Pour varier leurs occupations ou se reposer de dormir, en voici qui prennent leurs livres de prières composés en montagnais par le R. P. Durocher en grande partie, mais imprimés avec nos lettres et chiffres et que nous leur faisons relier solidement au Couvent du Bon-Pasteur. Ensemble ils chantent des cantiques dont l'air est emprunté des nôtres et adapté par les Pères à des mots montagnais. Le même livre sert aux prières, au catéchisme, aux cantiques, à faire épeler les enfants ; même une partie en est notée en plain-chant et reproduit dans ce *mishinaigan* tous nos *Kyrie, Gloria, Credo, Sanctus, et Agnus*, la Messe des Morts avec *Libera*, des psaumes composés par les Pères en montagnais ainsi que quelques hymnes. Il y a même un long *TshipiatiKu MeshKanakanuts*, chemin de Croix avec cantique pour chaque Station. Les dernières pièces sont le *Tshi nasKumitinan tshije menituin, Te Deum, le Tsije Manito ostuwin, Tantum ergo, le Ka iriniKaitaku, Lauda Sion, le Tshi shutshelimitinan, Sub tuum* et le *TshipiatuKuts wets, O sanctissima*. L'air des cantiques n'est pas noté, il s'apprend par cœur. Hélas, les ressources dont le Missionnaire dispose sont si faibles qu'à peine chaque famille peut-elle avoir un de ces livres précieux, et c'est leur Apôtre quand ils sont dispersés au fond des bois. Comme les Juifs autrefois, ce livre est leur consolation : *habentes solatio sanctorum libros in manibus*. Que de piastres gaspillées en frivolités feraient ici un bien immense, quoiqu'il en soit ! Quand le

Missionnaire part pour la Mission lointaine des Naskapis, il lui faudrait plusieurs douzaines de ces précieux volumes pour les laisser à ces pauvres enfants des bois qu'il ne peut évangéliser que quelques jours, et qu'une fois par année. Quel bonheur si quelques personnes pieuses s'occupaient de faire imprimer et relier ces volumes en plus grand nombre, y faisant même insérer de touchantes images qui parleraient à la fois aux yeux et au cœur du Sauvage, et faciliteraient la connaissance de la Religion chez les infidèles ! C'est ainsi que de pieuses âmes en France ont aidé aux Missionnaires chinois, et fourni à ces missions lointaines une imagerie complète et admirable. Quant à moi, à plusieurs reprises, j'ai fourni une centaine de piastres pour faire relier ces livres sauvages, mais sans images. Oui, il y a toujours nombre de cœurs généreux et sensibles chez nos Canadiens : ils comprendront mon appel, et feront à Dieu, à moi et aux sauvages le plaisir d'y répondre. *Tsimaits !*

La malade était tellement faible qu'on la faisait boire au moyen d'une tige de gros foin. Un seul sauvage, (et c'était son mari), pouvait m'interpréter auprès d'elle. C'était difficile et gênant, dans la faiblesse extrême où elle se trouvait ; je priai ardemment son ange gardien de nous aider. Une pluie battante et glacée empêchait de faire sortir la plupart des femmes et des enfants. Aussi je fis comprendre à la pénitente de ne me répondre que par signes. Mais ce mystère, dont nous entourons le Sacrement de Pénitence, fatigue le Sauvage. Il ne lui en coûte pas du tout de se confesser, même de détailler tous ses péchés à l'interprète pour que celui-ci les répète au prêtre. L'an dernier, je confessais les sauvages de la Mission de Moïsie. Pour interprète des femmes, j'avais une sauvagesse très intelligente, élevée avec soin à la Mission de Lorette. Je la fis agenouiller à côté de moi, la face tournée au mur ; les pénitentes s'agenouillaient devant moi, et répondaient par signes de tête et de doigts aux questions que je faisais poser par l'interprète. Il fallait à chaque instant leur rappeler de ne prononcer aucune parole : plusieurs fois je dus même leur serrer fortement les lèvres pour y réussir. Enfin entre une *ishkouëou*, (vieille femme) ; elle se prosterna à mes genoux, récite au long leur prière avant la confession. Puis,

arrivée à l'accusation des péchés, je lui fis expliquer qu'il ne faut pas prononcer une parole, pas même *tapoue* ni *mawash* (oui, non). On commence ; à la première question, elle répond un fort *mawash*. Je lui fais faire une réprimande, et nous continuons. La deuxième question eut encore une réponse verbale qui lui valut une menace de la renvoyer. Enfin la vieille étouffe dans ce silence, ne pouvant croire, je suppose, que ses péchés ne pouvaient sortir qu'en les parlant tout haut ; elle dit à l'interprète qu'elle n'est pas capable de faire une confession *en-dedans*, que ça ne lui coûte pas du tout de détailler ses péchés à l'interprète. Et je fus obligé d'en passer par là, et de lui faire faire une confession *en dehors*.

Les sentiments de dévotion de la malade étaient admirables. Je lui donnai donc tous les derniers sacrements, faisant lire par un ancien les prières appropriées. Bonne Agathe Jaurienne mourant si heureuse dans le plus grand dénûment, tu as été rejoindre au Ciel les milliers de sauvages Canadiens qui, depuis deux siècles et demi, ont embaumé nos forêts de leurs vertus, et forment là-haut la couronne de leurs *Patliash*. Priez pour vos descendants afin qu'ils suivent vos traces. Priez pour les Associés de la Propagation de la Foi dont les cœurs compatissants sont la seule ressource de nos Pères. N'oubliez pas, auprès du trône de miséricorde, le petit clergé de cette Préfecture ainsi que la Congrégation des Oblats, et nos bienfaiteurs de Québec qui sont aussi les vôtres.

Vers trois heures de l'après-midi, le vent était contraire pour mon retour, ainsi que le courant ; la mer trop houleuse pour se risquer en canot. Les vagues brisaient même si fort, que force fût d'échouer le bateau pour qu'il ne fut pas mis en pièces. On ne pourra repartir que demain après-midi. Contre la perspective de trois repas et du coucher dans le wigwam, j'avais une ressource. A deux lieues de là, sur la grande terre, réside un Irlandais hospitalier : il est aussitôt décidé que pensé que je passerai la nuit sous son toit.

Du campement sauvage à sa demeure, on passe sur la baie formée par la Rivière Romaine, baie toute couverte d'une glace dangereuse, pleine de trous d'eau et minée en

dessous. Y tomber, c'est mort certaine et immédiate, car on serait aussitôt entraîné sous la glace par un courant irrésistible. J'eusse bien alors réalisé ce verset du psaume 68 : *abyssus vallavit me, pelago operuit caput meum*. Chaque pas était donc dangereux. Sachant que personne n'égale un Sauvage pour connaître le fort et le faible de la glace, je leur demandai un guide, et l'époux de la malade s'offrit aussitôt.

Nous partons donc, André Mîsnapish en avant avec une longue perche. Deux et trois fois par arpent, il fallait arrêter et sonder la glace. Une nappe d'eau la recouvrait presque partout. Que Dieu et ses Saints Anges nous gardent !

Il faisait nuit noire quand nous arrivâmes à la cahute de notre Irlandais. Qu'il était chagrin de ne pouvoir me recevoir à son gré ! Absent depuis deux jours, il était arrivé presque en même temps que nous. Et comme il vit seul avec ses chiens, tout le personnel de la maison part avec lui. Alors même qu'il serait une semaine absent, jamais il ne barre sa porte, il laisse toujours bois et provisions pour le voyageur : loi générale et généreuse qui s'observe sur toute la Côte du Labrador où le voyageur court tant de dangers.

C'était un vendredi. Maloney n'avait ni poisson dessalé, ni beurre, ni pain cuit ; il en était inconsolable, vu surtout qu'il me recevait pour la première fois. Je me moquai de ses lamentations, et lui dis que j'allais obéir au précepte de Saint Paul : *Omne quod vobis apponitur, manducate*, et de cet autre de l'Ancien Testament : *Utete, quasi homo frugi his quæ tibi apponuntur*. Et du lard fondu dans lequel sont hachés deux gros oignons, avec force patates, voilà ce qu'il put me servir et que je trouvai admirablement bon. Car bon appétit est la meilleure des sauces. Et je n'avais ni bu ni mangé depuis mon léger déjeuner du matin. Ah, mille fois, dans leurs pénibles voyages, mes frères missionnaires eussent fait leurs délices de la moindre partie de ce royal goûter. *In mente nobis veniunt et cepe et allia* (NUM II.)

L'énorme poêle qui remplissait une partie de la maison, avait été chauffé à blanc pour préparer promptement le souper. *Dicitis quia æstus erit : et fit*. L'unique couchette

était à deux pieds du fourneau. Fallut bien s'y déposer en moins que trois plis, et dormir pour l'amour du bon Dieu. En fermant les yeux, je faisais le Pharisien, remerciant Dieu de n'être pas obligé comme mes confrères, de coucher à la belle étoile, sur la neige, ou dans des cabanes qui ne valent guère mieux. Dieu jauge les courages et proportionne le fardeau : le mien est loin d'être le plus pesant. Au moins, que l'exemple de leur courage excite ma lâcheté, et me fasse dire de tout cœur comme le Macchabée : en invoquant Dieu, je livre, comme mes frères, mon âme et mon corps à la souffrance. *Ego autem, sicut fratres mei, animam et corpus meum trado, invocans Deum.*

Le soleil paraît enveloppé de brume : arrive Misnaphis pour me guider au retour. Il avait plu toute la nuit, et le marcher sur la glace était plus que dangereux. En plusieurs endroits, l'eau claire baignait le rivage. Qu'importe : il faut bien partir. C'était la veille de la Pentecôte, et j'espérais me faire rendre en canot d'écorce chez moi, pendant la matinée, et d'avoir ainsi la consolation de dire la Sainte Messe. Dans cet espoir, je pars à jeun.

A part la perche de sonde, il fallut emporter avec nous un long pieu pour servir de pont aux endroits les plus périlleux. Impossible d'aller dix pieds droit devant soi. A chaque instant, mon guide criait : *miam eshpaka meskomi* (bonne, épaisse glace), et on avançait ; ou bien : *mavash miam pepakâshou meskomi* (pas bonne, mince glace), et il fallait alors se faire bien léger, marcher sur la pointe des pieds au-dessus de trente brasses d'eau, et détourner sa route. Seul, j'eusse été bien embarrassé de choisir ; car partout la glace pliait sous nous ; à chaque pas, on voyait de petites crevasses à travers lesquelles bouillonnait l'eau. Il fallait alors poser le pied à plat, suivant la coutume sauvage ; autrement la glace cassait au toucher du bout du pied ou du talon. Partout sous nous passait le courant rapide de la rivière dont nous entendions la chute mugissante. Après avoir passé quatre heures dans ce danger imminent, nous arrivâmes enfin au camp, sains et saufs. *Deo dicamus gratias.* Seulement il est trop tard pour arriver chez moi avant midi. Hier, j'ai évité de goûter à la cuisine montagnaise ; mais

comme le bateau de nos sauvages a été tellement hâlé sur le rivage qu'il faut attendre le plus haut point du montant pour le remettre à flot, c'est-à-dire, trois heures de relevée, il faut se résigner. Le proverbe dit : on n'en mourra pas pour une fois. Cependant, j'étais assez peu Missionnaire par sang pour que le cœur me bondit de dégoût à cette pensée. Mais j'étais pris : il faudra donc manger ici.

A notre arrivée, on *lève* la porte, et j'entre courbé jusqu'à terre, puisque tel est le cérémonial obligé. Je reprends ma position à la chinoise, fais oraison et dis mon Bréviaire. A la dérobee, je voyais les femmes se livrer, sur elles-mêmes et sur leurs enfants, à une certaine chasse que le jovial Père Lacasse décrit ainsi : " Je me mets à l'écart de mes sauvages pour faire boucherie. Comprenez-vous ? Mes instruments sont mes ongles qui servent de massue. Le nombre des ennemis est légion. Ils meurent en braves, répandant leur sang et le mien qui ne font plus qu'un, par tous les pores. En voulant les meurtrir, leur nombre me meurtrit les ongles. Je n'ai encore pu me décider à les détruire comme font les sauvages entre leurs dents, mais je dois dire que je me perfectionne tous les jours. Comme eux maintenant, je mange avec ma fourchette à cinq fourchons solidement fixée au poignet. " A cette vue, on recherche, on chérit la *solitude* : malheur à qui est trop *expansif* en ces lieux-là !

Les préparatifs du dîner commencent vers les onze heures. Toute la famille cuit galette à chaque repas, et cette galette y passe entière, mie et croute. Dans ses missions de la Rivière-Rouge, le Rév. M. Belcourt raconte que les chasseurs revinrent un jour chargés de viande de bœuf sauvage ; mais, au repas suivant, on ne lui servit que la langue. " Car, lui dit-on, vous n'êtes pas accoutumé à manger de cette viande, et en goûtant quelque autre pièce, vous prendriez le *mal de bœuf*. " Ce mal, comme on peut le soupçonner, n'est autre chose que l'indigestion. Or, nos Montagnais redoutent tout autant de prendre le *mal de pain rassis*. Et ils connaissent parfaitement le remède préventif : vive le pain frais, vive la galette ! Ce n'est pas par économie, quoiqu'une femme de Gaspé me disait : je fais de la galette *pour ménager* le

*pain*. A l'heure dite, les plats sortent de dessous les haillons ; les doigts *ensanglantés* plongent dans la farine, et la pétrissent *au-dessous* des enfants et des chiens. Près de moi, une vieille à l'air de sorcière, se lave d'abord les mains avant d'ouvrir son *pishish miouesh noshquouäouts* (petit sac de farine.) Elle seule s'était lavé les mains : j'en conclus que c'était ma cuisinière, et je ne me trompais pas.

La pierre du foyer central était recouverte de sable sur lequel on entretenait un bon feu. Sa galette une fois pétrie, mon *ishkouëou* (vieille femme) saisit un bâton dégouttant qui servait à fourgonner (et à bien d'autres usages probablement,) en écarte les tisons, fait un trou dans le sable ardent, y jette la galette qu'elle recouvre de sable sur lequel on entretient un bon feu. Les autres galettes (bien engraisées !) furent enfouies de même. Leurs ancêtres, au pays des patriarches, cuisaient aussi leur pain sous la cendre.

De temps à autre, un chien rôdant, attiré par l'odeur, donnait un coup de patte dans la cendre : il s'y brûlait cruellement, et n'atteignait rien. Pour ménager mes impressions, j'en suis sûr, dès qu'un chien voulait attaquer ainsi la *mine de pain*, un cri général de promesse se faisait entendre : *ouish, attoub* (évide, chien.)

Enfin, à travers les odeurs composées, un doux parfum se fait sentir. Pour la deuxième fois, le *tisonnier* va éprouver le pain dans sa couche brûlante ; il est cuit, car la croute résonne sous les coups. Aussitôt le feu est rangé au bout du bâton, le sable creusé ; on en fait sortir les jaunes galettes que les femmes (plus promptes que les chiens voraces) essuient de leurs mains et nettoient de leur souffle. Je dis à ma ménagère improvisée : *tin Koueshiganne miam* (ton pain est-il bon ?) *Tapoué*, oui.—*Pétails nin apishashou* (donne m'en un peu.)—*Tapoué*.—Elle essaie d'une serviette mon *Koueshiganne*, en coupe trois ou quatre tranches, ôtant toute la croute par politesse, sans doute parce que ses mains l'avaient touchée, et m'en présente sur une assiette propre avec du *toutoush pimi* (graisse de lait, beurre.) Je prends mon canif, et mange sous le pouce. Puis elle étend près de moi la serviette unique et universelle, y met un bol de thé fort comme de la lessive. Pour pouvoir manger alors, il faut avoir grand

faim, et penser *creux* aux choses de l'autre monde. Elle y allait de si grand cœur et avec tant de précautions que je lui dis plusieurs fois : *o cham miam*, c'est très bon, *comilenne*, merci. Fallait la voir rayonnante, surtout quand je lui permis de choisir et de garder la plus belle des images de mon Bréviaire. On peut être certain que la plus belle à son goût était celle qui avait le plus de rouge, leur couleur favorite.

À sept heures du soir, je mettais pied à terre en face de mon église et j'étais reçu par tout notre petit peuple, pour qui l'arrivée d'un vaisseau quelconque est toujours un grand évènement. Et je disais avec le sauvage : *nashkoumato tshije Marito, Deo gratias.*

Quinze jours après, l'*ishkouëou acouéhou* (femme malade) mourut. Aussitôt deux canots partent pour Mingan afin de demander à l'agent de la Compagnie de la Baie d'Hudson l'aumône ordinaire d'un cercueil tout fait, et de creuser la fosse. En même temps, le même bateau revient me chercher, conduit par André lui-même, l'époux de la défunte. *Ta ishkouëou shashnipou* (la femme est morte).—Eh bien, lui dis-je, je vais aller l'enterrer, quoique ce soit *sham katak* (beaucoup loin).

À cinq heures de relevée, nous accostons à l'île. Je vois alors venir quatre *tshernoishkouëouts* (vieilles femmes), marchant à grandes enjambées, portant à bout de bras et en le balançant le corps qu'il fallait monter avec nous. Pauvre cadavre ! La défunte était d'une haute taille, et il y avait un an et demi qu'elle se mourait de consommation. Pendant tout l'hiver dernier, elle avait été transportée sur une traine sauvage, d'un campement à l'autre, à cinquante lieues de la mer. Ce n'était donc plus qu'un squelette qu'on avait enroulé dans des morceaux de vieille et sale toile et ficelé aussi serré que possible. De la tête aux hanches, on avait ajouté une peau verte de loup-marin ficelée aussi à tour de bras. Les vieilles embarquent sur le bateau, et jettent le cadavre entre deux bancs, la tête en bas, les pieds touchent le bord. Qu'est-ce que cela fait ? *ouën shashnipou* (elle est morte). Vouloir réveiller les regrets et les larmes, inutile avec ces grands enfants. Leurs impressions ne durent pas, et une journée suffit pour dépenser presque tout le chagrin de

leur deuil. Que peut-on y faire? *ouin shashnipou!* Tout en jacassant, riant même, Misnapish comme les autres, on se hâte, on embarque. Les uns s'accroupissent à côté du cadavre, d'autres s'assient au-dessus. Les vieilles s'enveloppent dans leurs *ouapouillanes* (couverte blanche en laine, bien nommée ainsi, car il peut s'y en abriter des générations....!) et se mettent la pipe courte et noire au bec. Un petit garçon de huit ans portait son costume d'hiver: pour capot, une peau de loup-marin poil en dehors, taillée en forme de sac, n'ayant qu'une ouverture pour y passer la tête et le recouvrant du cou aux genoux; pour coiffure, la peau de la tête d'un jeune caribou, avec les oreilles mobiles, ajustée à sa propre tête et ne laissant voir que bouche, nez et yeux. Vu de l'arrière, on aurait juré voir un animal des bois.

On hisse la voile, et on part. Pas de larmes; seule, la mère de la défunte semble attristée. Misnapish conduisait le bateau, et semblait tout à son aise.

Le soleil se couchait quand nous arrivâmes au débarquement; le corps est jeté sur le sable, tout comme si c'était un paquet de guenilles. Puis les vieilles l'emportent, en le ballotant, à un *camp* tout près de là. Et moi je vais demander l'hospitalité au Poste où les Missionnaires sont toujours cordialement reçus.

Le lendemain matin, je me rends de bonne heure à la chapelle pour préparer tout ce qui peut être mis à un service funèbre. *Minapish* m'y rejoint bientôt; et comme il est presque bedeau, il m'aide à couvrir l'autel en noir, content de voir ça si beau. Puis, étant le seul chantre présent dans la Mission, il s'offre à chanter le service de sa propre femme. J'accepte les offres de ce veuf tout frais qui, quoique peu âgé, enterrait ce jour-là sa deuxième femme sans aucune émotion. Le voilà donc qui entonne d'une voix éclatante le *Rashimoto Ranepits* (*Requiem æternam*). Un chantre, un servant: allons toujours, on est au Labrador.

Après l'*Épître*, je craignais que *Minapish* ne manquât d'haleine, tant il y allait de tout cœur. Je lus donc aussitôt le *Graduel* et le *Dies iræ*, puis je chantai l'*Évangile*, le tout sans arrêter ni donner chance au chantre d'intervenir. Nous voilà donc à l'*Offertoire*. Mais notre choriste qui vou-

lait tout chanter et à la suite, suivant du doigt dans son livre, me donna cette bonne leçon : *omnia secundum ordinem fiunt*. Pendant que je découvre le calice, il entonne donc à pleins poumons (et à plein nez aussi,) le *Tshir Jesus Rutshimamino* (*Dies iræ*). Très bien, Minapish, tien bon. Et moi j'attendrai patiemment.

Je dis alors au servent de donner l'encensoir à un sauvage pour aller chercher du feu au *camp*. Jourdain part en se dandinant sur ses jambes croches ; il prend la boîte-à-feu (encensoir) dans ses mains respectueuses, tout comme s'il portait l'ostensoir ; les chaînes traînent par terre et balaient branches et broussailles. Il se dirige vers le *camp*. En y arrivant, il aperçoit à quelques pas un lièvre. Vif comme l'éclair et comme tout sauvage, il jette là l'encensoir, saisit un bâton et se lance à travers le bois à la poursuite du lièvre ; celui-ci, de son côté, met tout dehors et détale pour la mort ou la vie. Enfin Dieu prend pitié de moi qui supportais bien impatiemment ce retard inexplicable : lancé d'une main sûre, le bâton atteint le lièvre, et le tue du coup. Fier de cet exploit, Jourdain fourre dans sa camisole le corps chaud et saignant, revient en courant au *camp*, emplit l'encensoir de feu ; mais, ne pouvant le porter en ses mains, il se le jette sur l'épaule en manière de besace, et nous arrive enfin. Les longues pattes du lièvre sortaient indiscrètement de la camisole, et trahissaient l'aventure.

J'en étais rendu à la *Préface* ; le chantre prenant le temps nécessaire pour s'essouffler, mais allant toujours de l'avant, en était lui, à la moitié du *Dies Iræ*. Voyant que ce sera long je lui fais signe d'arrêter. Il comprend au contraire que je l'encourage, et qu'il faut chanter plus fort. Fier de se montrer un *napé* (homme), il pousse des cris qui font tout trembler. C'était vraiment un *tuba mirum spargens sonum*. Que faire ? J'ai eu ou occasionné bien des impatiences en ma vie : faisons ici un doux Purgatoire par le ministère d'André *Minapish*. Enfin, j'eus mon tour, mais seulement après qu'il eût tout chanté, même le *Tapertamen Jesus Kristos* (offertoire *Domine Jesu Christe*) jusqu'au dernier mot et à la dernière note.

Au cimetière, pendant qu'on descend le corps de sa femme

en terre, Minapish chante à tue-tête. La cérémonie finie, tout le monde semble satisfait, *Minapish* plus que les autres, car il avait tout chanté jusqu'à *Tsimaitis*, amen. Et quoiqu'il râlât beaucoup vers la fin, toujours ça y était.

Pluie affreuse toute la journée. Le lendemain, je reviens avec le bateau plein de *sauvagerie* : les vieilles femmes aux pipes bien *culottées*, la petite tête de caribou, la peau du lièvre, le veuf tout consolé. Tous y étaient jasettant et riant.

On se demande si quelque raison particulière explique la conduite des parents et du mari de cette pauvre Indienne, ou si c'est là leur naturel. Dans le cas présent, cette femme était des plus estimables par sa douceur et son industrie. Mais elle était *acoushou* (malade) depuis un an et demi ; il avait fallu la trainer de camp en camp pendant tout un hiver. On devait être heureux, elle aussi, de voir la fin de ses souffrances. Puis, les sauvages sont d'impressions variables, un peu comme les enfants. Toutefois, il y a deux choses auxquelles ils tiennent absolument : mourir avec le secours de la Robe-Noire, et être inhumés en terre Sainte. Il est rare qu'ils laissent les cadavres au loin dans les bois. Ils les traineront à bras, souvent plus de cent lieues, afin de les rendre au cimetière, et les y déposer à côté de leurs proches.

Mon Dieu, quelle énergie d'âme faut-il avoir pour se consacrer à ces Sauvages comme le font nos Pères ! Et, chose surprenante, plus les sauvages fréquentent les blancs, plus ils deviennent inconstants, orgueilleux, ingrats et par suite indociles, loin de mieux apprécier ce que les Pères font pour eux. Et connaissant d'avance que ce sera leur récompense de la part de plusieurs, on n'en admire que davantage leur dévouement *usque ad mortem*.

## VI

Un dernier mot sur ces Sauvages, avant de vous parler des blancs.

Il arrive aux Sauvages de la Préfecture ce qui est arrivé à ceux des États-Unis : " Du jour où un établissement européen se forme dans le voisinage du territoire occupé par les Indiens, dit M. de Tocqueville, le gibier prend aussitôt l'alarme. Des milliers de sauvages, errants parmi les bois,

“ sans demeures fixes, ne l’effraient point ; mais à l’instant  
“ où les bruits continus de l’industrie européenne se font  
“ entendre en quelque endroit, il commence à fuir et à se re-  
“ tirer vers l’ouest où son instinct lui apprend qu’il rencon-  
“ trera encore des déserts sans bornes. Les troupeaux de bi-  
“ sons se retirent sans cesse ; dans quelques années, il sera  
“ peut-être difficile d’en voir sur les plaines immenses qui s’é-  
“ tendent le long des Montagnes-Rocheuses. On m’a assuré  
“ que cet effet de l’approche des blancs se faisait souvent  
“ sentir à deux cents lieues de leur frontière. Leur influence  
“ s’exerce ainsi sur des tribus dont ils savent à peine le nom,  
“ et qui souffrent les maux de l’usurpation avant d’en con-  
“ naître les auteurs.

“ Bientôt de hardis aventuriers pénètrent dans les contrées  
“ indiennes ; ils s’avancent à quinze ou vingt lieues de l’ex-  
“ trême frontière des blancs, et vont bâtir la demeure de  
“ l’homme civilisé au milieu même de la barbarie. Il leur  
“ est facile de le faire ; les bornes du territoire d’un peuple  
“ chasseur sont mal fixées. Ce territoire d’ailleurs appartient  
“ à la nation (sauvage) tout entière, et n’est précisément la  
“ propriété de personne ; l’intérêt individuel n’en défend  
“ donc aucune partie.

“ Quelques familles européennes, occupant des points fort  
“ éloignés, achèvent alors de chasser sans retour les ani-  
“ maux sauvages de tout l’espace intermédiaire qui s’étend  
“ entre elles. Les Indiens qui avaient vécu jusque-là dans  
“ une sorte d’abondance, trouvent difficilement à subsister,  
“ plus difficilement encore à se procurer les objets d’échange  
“ dont ils ont besoin. En faisant fuir leur gibier, c’est comme  
“ si on frappait de stérilité les champs de nos cultivateurs.  
“ Bientôt les moyens d’existence leur manquent presque en-  
“ tièrement. On rencontre alors ces infortunés rôdant comme  
“ des loups affamés au milieu de leurs bois déserts. L’amour  
“ instinctif de la patrie les attache au sol qui les a vus naître,  
“ et ils tiennent à leur pays par le même sentiment d’affec-  
“ tion qui nous lie au nôtre ; et de plus, ils attachent à l’idée  
“ d’aliéner les terres que le Grand-Esprit a données à leurs  
“ ancêtres certaines idées superstitieuses qui exercent une  
“ grande puissance sur les tribus qui n’ont encore rien cédé.

“ ou qui n’ont cédé qu’une petite portion de leur territoire aux Européens. “ Nous ne vendons pas le lieu où reposent les cendres de nos pères,” telle est la première réponse qu’ils font toujours à celui qui leur propose d’acheter leurs champs. Mais n’y trouvant plus que la misère et la mort, ils s’y décident enfin ; ils partent, et suivent de loin dans sa fuite, l’élan, le buffle et le castor ; ils laissent à ces animaux sauvages le soin de leur choisir une nouvelle patrie.”

Nos Montagnais occupent, comme pays de chasse et de pêche, un territoire de deux cents lieues de front, du Blanc-Sablon au Saguenay, et de cent lieues de profondeur. Cela les conduit à la hauteur des terres, ou presque à mi-chemin du St-Laurent à la Baie d’Hudson. Là, à l’intérieur, sur un espace de cent lieues carrées, habite la centaine de familles formant la Nation des *Nascapis*. Pour les amener à la vraie foi, Dieu les a conduits comme par la main à plus de deux cents lieues de distance, les uns après les autres. On les a vus, tremblants et timides, mêlés à travers les Montagnais, se rendre à Bethsiamits, aux Ilets de Jérémie, à Saint-Augustin, mais surtout aux Sept-Iles. Leurs anges gardiens les poussaient, et ils suivaient cette inspiration avec un courage admirable. Un missionnaire étant à Saint-Augustin, y vit arriver une femme *Nascapis* avec ses deux enfants. Quoique infidèle et n’ayant jamais vu la Robe-Noire, elle marchait depuis deux ans, à travers les bois, avec ses deux enfants, pour voir l’*Homme de Dieu*, recevoir de sa main l’eau qui blanchit l’âme, et apprendre la sainte doctrine. Presque tous ceux qui sont venus aux Sept-Iles avaient parcouru de 250 à 300 lieues, quoique infidèles, pour rejoindre les Montagnais et venir avec eux à la Mission. Ah ! au dernier jugement, ces pauvres enfants des bois seront montrés à l’admiration générale, à la grande confusion des blancs qui reculent devant les petits sacrifices exigés d’eux.

Après ces voyages épuisants, lorsqu’ils rejoignent leurs frères et parents, ils leur racontent nos cérémonies, nos processions, ils leur répètent les paroles du missionnaire, ils leur montrent les médailles qu’ils en ont reçues. Quel bonheur si on avait pu leur passer quelques-uns des livres de prières des Montagnais, où ils trouveraient prières, catéchisme,

cantiques, morceaux notés, surtout si des bienfaiteurs au cœur bien inspiré y faisaient ajouter beaucoup d'images parlant aux yeux et par là à l'âme, comme tout cela, secondé par la grâce, prépare les *Nascapis* à l'enseignement du missionnaire.

Je puis assurer que les Sauvages prennent un soin extrême de leurs livres, ils les ont toujours bien enveloppés dans une peau, et jamais les enfants ne les touchent.

Il a donc fallu au *Nascapi* revenir sur ses pas pour rencontrer *l'homme de la prière*. Car le blanc qui avait déjà pénétré dans ses profondes retraites était *l'homme de la fourrure*. Plusieurs fois, nos Pères s'étaient efforcés d'arriver jusqu'à eux ; et toujours Satan accumulait les obstacles. L'hérésie accaparait les Esquimaux les plus éloignés, sous la protection de l'or anglais et armée des Bibles anglicanes. Un suprême effort se fit. Nos admirables Oblats prirent pied dans ce domaine de Satan ; ils hivernèrent même sous la tente du *Nascapis* et de l'Esquimaux, au milieu de dangers effroyables, mourant chaque jour pour faire vivre de la vie de la Foi ces pauvres Infidèles. Maintenant, la parole du salut a retenti, le sang du Christ a coulé, cette terre a reçu une bénédiction, et a déjà envoyé au Ciel quelques-uns de ses enfants. Mais il faut continuer sans relâche et, chaque année, avancer de plus en plus, familiariser l'Esquimaux infidèle avec la vue de la Robe-Noire. Car voilà le grand obstacle : des suppôts de Satan ont soufflé à l'Esquimaux mille frayeurs de la Robe-Noire, le donnant comme un sorcier puissant et malfaisant, dont l'œil peut tuer, et dont la main n'épargne personne. Et aujourd'hui, ce pauvre Infidèle, ainsi aveuglé, prend la fuite dès qu'il entend parler de la venue du prêtre. Il faut l'atteindre pas à pas, et parvenir à lui au moyen du *Nascapis*, comme on est arrivé au *Nascapis* par le moyen du *Montagnais*.

Oh ! prions, chers associés. Celui qui est à la chaleur s'apitoie sur ses frères qui gèlent dehors ; de même, pensons à ceux qui sont sans missionnaires, privés de secours religieux, n'ayant même qu'une faible lueur de la vraie Foi. Qu'il ne soit pas dit par les Anges de Dieu que nous nous sommes apitoyés sur les Africains et sur les Chinois, (le sen-

timent catholique nous y poussait avec raison,) et que nous avons fermé les entrailles de notre charité aux infidèles qui sont sur notre territoire. Encouragez l'admirable œuvre de la Propagation de la Foi par vos souscriptions régulières ; propagez-la autour de vous. En outre, l'Esprit-Saint vous inspirera de faire des dons particuliers pour nos Missionnaires si dénués, portant même le fardeau de construction de chapelles et d'écoles en nos missions si pauvres, ayant à se munir d'ornemens, linges et surtout de vases sacrés pour leurs voyages incessants. Il faut que tout nous vienne donc de vous. Dieu le veut ainsi ; et quelquefois, souvent même, un ardent *Te Deum* s'échappe de notre cœur reconnaissant pour des bienfaiteurs généreux.

Un des plus grands embarras est d'assurer le nécessaire au prêtre dans chacun de nos Postes de Mission. Ouaïlles peu nombreuses, très dispersées et plongées dans l'indigence, qu'il faut souvent assister même. Depuis que je suis ici, j'ai dû, chaque année, quêter des secours du gouvernement pour en empêcher de mourir de faim, voilà sur qui on peut compter ici. Souvent ces pauvres prêtres ne peuvent même s'habiller à leur propre frais. Augmenter leur revenu en leur confiant une plus grande étendue de territoire, c'est épuiser bientôt leurs forces en les condamnant à voyager sans cesse, et exposer bien des malades à mourir sans sacrements. Le Missionnaire de la Rivière Pentecôte a absolument besoin d'un Assistant, ayant deux missions considérables à 20 lieues de lui. Ses chars sont *ses pieds, son cœur l'engin*. Comment nourrir et rétribuer au moins un peu cet Assistant ? De même pour les Missionnaires du Blanc-Sablon et de Saint-Joseph de la Tabatière. Celui de Natas-kouan retirera-t-il cent piastres de sa population décimée par l'émigration, et plongée dans la misère ? j'en doute.—

Une bonne inspiration (puisse-t-elle être mise en pratique !) est venue à quelques jeunes gens généreux de Québec, l'an dernier. Fournir entre eux les provisions annuelles d'un missionnaire, au moins les gros articles comme farine, viande, beurre etc. D'autres se sentaient inspirés de meubler simplement le logis d'un missionnaire : lit, poêle, table, chaises, vaisselle et batterie de cuisine, quelque chose de com-

mun mais solide. Cinq de nos prêtres sont en besoin de cette aide qui resterait au successeur, et serait une belle et noble prière intercédant sans cesse pour le donateur heureux de se dire : " Le Missionnaire du Labrador, épuisé par ses courses apostoliques, couche dans *mon lit*, il s'assied sur *ma chaise*, il mange avec *mon couteau*, *ma cuiller*, *ma fourchette*. *Mes provisions* forment le sang de ses veines, donnent force à ses membres." Heureuse la mère qui voit sa propre chair et son propre sang monter à l'autel ; presque aussi heureux le chrétien généreux, qui, par ses dons, aide le prêtre à vivre et partage ainsi tous ses mérites ! Ces idées de charité sont *divines*, en ce sens que c'est Dieu qui les envoient ; puissent les esprits où cette semence tombera n'être ni endurcis ni insoucians, mais bien plutôt cette bonne terre pleine de miséricorde et de charité, qui se féconde au récit de nos besoins et donne des fruits abondants.

Nous serons présents et applaudirons de toutes nos forces avec l'assemblée entière des Saints, quand Jésus leur dira au jugement général : " *Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde : Car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire ; j'ai eu besoin de logement, et vous m'avez logé : j'ai été nu, et vous m'avez revêtu.....Autant de fois que vous l'avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, (ceci désigne bien les Labradoriens,) c'est à moi-même que vous l'avez fait.*

Dans une prochaine lettre, cher Aumônier, j'exposerai le développement graduel de nos Missions, et la fondation de notre Couvent de Saint-Joseph du Labrador qui attend du Chef de la Sainte Famille une dizaine de petites pensionnaires cet automne. Cela ne dépasse pas son pouvoir ; nous les recevrons de sa main, et ce sera une nouvelle faveur de sa part, augmentant notre dette de reconnaissance.

FRANCOIS XAVIER BOSSÉ, PRÊTRE,

*Préfet Apostolique du Golfe St-Laurent*

Pointe-aux Esquimaux, 25 Avril 1887.

# RAPPORT D'UN VOYAGE

DE

## MGR. L'ARCHEVEQUE SEGHERS

A TRAVERS L'ALASKA.

*Voyage périlleux de braves missionnaires catholiques. — Les dangers qui entourèrent l'Archevêque Seghers dans sa courageuse mission dans les plaines glacées du Territoire du Nord.*

Portland, Oré., 11 Janvier 1887.

Sa Grandeur Mgr l'Archevêque Seghers qui a quitté Victoria, le 13 juillet dernier, pour établir une mission permanente dans l'Alaska, nous écrit du centre même de ce territoire une longue lettre qui remplirait facilement une feuille entière du "Catholic News." La lettre nous fut apportée de Salmon River par un mineur qui revenait à Juneau, et de là par le bateau jusqu'à Victoria. La narration des travaux et des périls des missionnaires, de leurs compagnons et de leurs guides sauvages, escaladant les montagnes pour atteindre les sources de la Rivière Youcon, forme un récit palpitant d'intérêt et d'actualité. Ses compagnons étaient les Pères Tosi et Robaut, de la société de Jésus, et un nommé Fuller, domestique. Deux chemins s'ouvraient devant nous, écrit l'Archevêque, ou l'embouchure ou les sources de la Rivière Youcon. Je m'étais rendu jusqu'à l'Alaska en 1877, par l'embouchure de cette rivière. Cette fois, je choisis l'autre route et nous traversâmes la chaîne des Montagnes de la Côte, afin d'atteindre les sources du Youcon et cela pour deux raisons, d'abord, parceque malgré que l'embouchure soit d'accès facile, la navigation contre le courant est longue, laborieuse et difficile, et de plus la distance de Victoria à l'embouchure de la rivière Youcon, via San Francisco, par la voie que j'avais déjà parcourue, était énorme.

C'est un voyage en circuit d'un mois de durée, tandis que le trajet de Victoria aux sources du Youcon, est presque une ligne droite de moins de 900 milles et ne prend que 13 jours. Il est vrai que le portage à travers la chaîne de la Côte et quelques-uns des rapides, est un travail bien épuisant, mais, ces difficultés une fois surmontées, la navigation, en descendant la rivière d'une extrémité de l'Alaska à l'autre, est sans travail ni danger et comparativement agréable. Le second motif qui m'engageait à venir par cette voie, était que je voulais visiter de nouvelles régions sur un sol vierge, explorer un sol non encore visité et travailler parmi des hommes à qui nul missionnaire d'aucune dénomination n'avait encore porté la parole. La limite septentrionale de la Colombie Anglaise-est le 60<sup>e</sup> parallèle.

Or, ici, au Nord du Vicariat Apostolique de la Colombie Anglaise et à l'Est de l'Alaska, s'étend une grande portion de la Puissance du Canada, ou du Territoire du Nord-Ouest, qui fait partie du diocèse de l'Île du Vancouver et qui, à ma connaissance, n'a jamais vu ni prêtre ni ministre. On en peut dire autant de cette partie de l'Alaska qu'arrosent le Youcon supérieur et la rivière Tenana. Nous sommes donc, comme je l'ai dit, sur un sol vierge qui n'a jamais été visité par aucun prédicateur si ce n'est par les ministres de l'Eglise Russe et qui, d'après la règle générale, promet de donner une riche moisson à la semence de la parole de Dieu que nous allons y jeter.

Le trajet de Victoria à la ville de Juneau s'effectua sans incident; mais en pénétrant dans le pays du Youcon, on eut beaucoup de peine à s'entendre avec les sauvages Chilcoot qui sont depuis 3 ou 4 ans sous l'influence de prédicants Presbytériens. Ils ont jusqu'ici monopolisé le transport et s'autorisent de leur monopole pour extorquer autant d'argent que possible à chaque mineur qui traverse le pays. Non seulement exigèrent-ils de l'Archevêque \$13.00 par 100 lbs, mais il dut payer les guides, payer ceux qui montèrent les canots, ceux qui veillaient à la sûreté générale des voyageurs et de leur bagage, et encore exigèrent-ils ce qu'ils appelaient une récompense pour avoir été fidèles à leur engagement. Conséquemment, l'Archevêque dut leur donner

\$303.00. N'eut-ce été une personne charitable qui solda le prix du passage de l'Archevêque et de son compagnon à bord de l'*Ancon*, ils se seraient trouvés sans ressources et obligés de revenir sur leurs pas en quête d'argent. Dans le cas présent ils donnèrent leur or et leur argent et pénétrèrent dans le pays du Youcon, accomplissant presque à la lettre le commandement du Seigneur "de s'en aller sans or ni argent n'ayant aucune monnaie dans leur bourse."

Quittant Chilcoot, ils atteignirent ce soir-là l'embouchure d'une petite rivière appelée le Dayay où ils rencontrèrent un Irlandais du nom de Healy qui, dit l'Archevêque, nous rendit de grands et nombreux services. Ici, cinq mineurs et une soixantaine de sauvages porteurs se joignirent à la bande et alors commença le voyage proprement dit. Une flotille de canots conduisit la plupart du bagage jusqu'à l'extrémité de la navigation à quatre-vingt milles de la résidence de Healy mais les hommes durent marcher. D'abord ils traversèrent à gué un des embranchements de la rivière Dayay où ils avaient de l'eau jusqu'à la moitié du corps. Plus tard, ils passèrent le Dayay lui-même et campèrent pour la première fois de bonne heure l'après-midi, les sauvages ayant jugé que l'eau était trop haute pour leur permettre de passer à gué.

Ils renvoyèrent les canots, dormirent profondément toute la nuit, et se préparèrent le lendemain matin pour les deux traverses les plus difficiles du Dayay, dans l'une desquelles un voyageur a péri l'été passé. La première fut un peu pénible, s'avançant avec précautions, chaussés de lourdes bottes imperméables, marchant sur un gravois rocailleux et sur d'immenses blocs de pierre, à travers le courant rapide d'un torrent mugissant, écumant, sans cesse agité. "Me raidissant de toutes mes forces," dit l'Archevêque, "pour résister au courant impétueux de la rivière, qui semblait devoir à chaque instant me faire perdre pied, j'atteignis la rive opposée, ayant eu de l'eau à la moitié du corps, tout fier de ce que je venais de faire, mais, bien que l'eau fut glacée, couvert de sueurs, à bout d'haleine, et le cœur battant avec violence. Nous employâmes quelques instants à nous remettre des effets de notre bain, après quoi nous nous dirigeâmes vers l'autre traverse que nous trouvâmes encore pire que la précédente."

Ici ils étaient devant l'ouverture du ravin d'où le Dayay, large de cinquante pieds, s'élançait avec une vitesse de douze milles à l'heure. Quelques-uns des sauvages formèrent une chaîne, se tenant par la main et formant une ligne qui suivait le courant.

Précédé d'un porteur sauvage et suivi d'un autre, l'Archevêque Seghers s'avança hardiment dans le torrent qui bouillonnait autour d'eux. "Je réussis à merveille," écrit-il, "jusqu'à ce que je fusse à quelques verges de la rive opposée ; mais alors la force de l'eau me sépara tellement les pieds que je sentis bien que je n'y pouvais plus tenir ; l'un de mes genoux fléchit, malgré les efforts que je faisais pour résister au torrent qui se brisait en tourbillons autour de nous. L'un de mes sauvages vit le danger que je courais et me tendit la main, l'autre me prit sous le bras et je pus ainsi m'arracher de ce courant impétueux. Tous mes compagnons se comportèrent vaillamment et parurent rencontrer moins de difficultés et d'obstacles que je n'en avais éprouvés." La petite bande pénétra alors dans l'étroit défilé où coule le Dayay s'avançant vers le nord, et le plus souvent sur la rive droite ou orientale, en remontant le courant. Ils passèrent et repassèrent cette rivière plusieurs fois à cause de son cours tortueux, ainsi que plusieurs de ses tributaires, parfois sur des billots, d'autres fois à travers l'eau, mais elle se retrécissait visiblement à mesure que l'on avançait. Ils demeurèrent toute cette après-midi là en dedans de la ligne de végétation et trouvèrent le fourré bien épais en plusieurs endroits. Somme toute, c'est un chemin difficile, moins difficile cependant que bien d'autres que l'Archevêque avait parcourus dans l'Idaho.

En arrivant au Lac Crater, source du Youcon, on dut user de prudence pour traverser la neige et la glace qui formaient une pente très raide du sommet de la montagne aux bords du Lac. Un seul faux pas eut déterminé une chute et une fois parti à glisser il n'y avait aucune possibilité de s'arrêter que sur le bord du Lac, à 3,000 pieds plus bas. Heureusement, en usant d'excessive prudence, on évita tout accident à cet endroit périlleux. On avait à peine franchi le sommet, quand on fit rencontre de deux blancs qui

retournaient chercher un traîneau. Ces deux mineurs avaient été abandonnés par leurs porteurs sauvages ayant d'atteindre le sommet, et ils étaient obligés de tout porter eux-mêmes. On apprit plus tard qu'ils avaient parfaitement réussi.

Après être descendus la montagne, tantôt sur le bord de la rivière qui coule du lac Crater, tantôt à une petite distance de ce cours d'eau, ils arrivèrent sur les bords d'un petit lac, le lac Lindemann, long de huit milles sur un mille de large et campèrent à l'embouchure de la petite rivière qu'ils avaient suivie durant tout le jour. Il était près de 3 hrs p. m. quand ils arrivèrent au lac, ayant fait, en un peu moins de 3 jours, un trajet de 33 milles seulement de chez Healy à l'embouchure du Dayay. " Je quittai le camp et notre bande, écrit Mgr Seghers, à la tête du Lac Lindemann, dans un petit canot avec deux sauvages, pour rester au pied du même lac, à une distance de six milles, afin d'avoir l'œil au bagage que ces sauvages avaient déjà apporté là dans leurs canots. Le lendemain le Père Robaut vint me rejoindre arrivant aussi en canot et apportant mon autel, en sorte que, le lendemain matin, pour la première fois, j'eus le bonheur d'offrir le saint sacrifice de la messe à la source des eaux du Youcon où nulle messe, je crois, n'avait encore été dite. Mais où étais-je ? Étais-je encore dans l'Alaska, en dedans de la ligne qui est parallèle à la côte ? Étais-je dans le vicariat Apostolique de la Colombie Anglaise, ou dans mon propre diocèse à l'extrémité du Territoire du Nord-Ouest de la Puissance ? C'est une chose difficile à décider. J'espère toutefois que bientôt une carte fidèle fixera toutes les frontières et démontrera clairement où se trouve le bas du lac Lindemann. "

Avant de quitter cette place l'Archevêque cloua à un arbre l'inscription suivante :

" L'Archevêque Seghers, de Victoria, I. V., accompagné des " Pères Tosi et Robaut, a campé ici et a offert le saint sacrifice, 30 juillet 1886. "

Les mineurs ici se séparèrent en deux bandes, chaque bande se faisant un radeau à la tête du lac Lindemann, vu que le bois n'était pas assez long pour être mis en planches pour la construction d'un bateau. L'embarcation du capi-

taine Moore et de son compagnon fut la première terminée et à l'aide d'un bon vent et d'un courant favorable ils voguèrent jusqu'au pied du lac Lindemann en quelques heures. Alors, enlevant leur bagage, ils envoyèrent le radeau à la dérive à travers les rapides ; il plongea, sauta, plongea de nouveau dans le courant agité, puis s'élança avec la rapidité d'une locomotive, donnant avec une force terrible contre un rocher ce qui lui enleva un billot.

Un instant il demeura stationnaire, légèrement agité, puis s'élança une deuxième fois avec toute la rapidité du courant donnant tantôt sur un rocher tantôt sur un autre et perdant un deuxième billot. Enfin il tourna un instant sur lui-même et s'élança directement sur deux chenaux, franchit d'un bond ces rochers et atteignit bientôt l'eau paisible, s'arrêtant enfin sur le sable, où le capitaine Moore attendait pour en reprendre possession. Il l'eut bientôt chargé de nouveau, et, avec son compagnon, il se confia aux eaux du lac Bennett en recherche de bois suffisamment long pour construire un bateau. Le lendemain le Père Tosi et Fuller arrivèrent avec quatre bandes de mineurs, sur un radeau beaucoup plus grand que celui de Moore. Cette embarcation se brisa en deux, une partie sauta heureusement les rapides, mais l'autre chavira sur un rocher avant que d'atteindre la partie la plus impétueuse du courant. Ce jour-là, l'on dîna somptueusement avec un canard tué par Fuller.

Quatre jours auparavant, c'était le Père Robaut qui leur avait fourni le dîner, sous forme d'une perdrix qu'il avait abattue. Après quelque délibération, il fut résolu que les trois mineurs, le Père Robaut et Fuller se rendraient en radeau jusqu'à un endroit où la grosseur du bois leur permit de songer à la construction d'un bateau.

Ils se rendirent à une distance de douze milles, campèrent sur le bord occidental du Lac et se mirent aussitôt à confectionner des planches à l'aide d'une longue scie manœuvrée par deux hommes.

Un incident curieux eut lieu dans ce camp, l'Archevêque le raconte en ces mots. " Un soir, un de la bande remarqua un objet noir dans les eaux du lac et y appela l'attention des autres en leur disant : " Qu'est-ce que cela ? Quelqu'un répondit que ce

n'était qu'un tronc d'arbre. Il est étonnant, fit l'autre, qu'un morceau de bois puisse ainsi remonter le courant. Mais l'objet approcha et bientôt l'on vit une tête avec deux oreilles bien dessinées. Ils s'écrièrent tous : C'est un ours. Et de fait un gros ours jaune, âgé d'à peu près un an, traversait le lac à la nage se dirigeant directement vers le camp. On ne perdit pas le temps à demander à l'intrus ce qu'il voulait, mais tous se préparèrent à lui donner une chaleureuse réception. L'un des mineurs fit feu à deux reprises et le manqua. Fuller alors le mit tranquillement en joue et lui envoya une balle en arrière de l'oreille ; il plongea, revint à la surface, tournoya et nagea en un cercle étroit. Un deuxième coup de feu par Fuller l'acheva et, aidé par le vent et par le courant, maître ours accosta au camp à la grande joie des intéressés. Ce n'est pas une histoire d'ours, mais un simple fait, et la preuve c'est qu'après avoir donné une partie de la chair à d'autres, notre dernier repas à même la dépouille de notre ours n'eut lieu que le dixième jour après que nous l'eussions tué". Les bateaux n'étaient pas tout-à-fait à l'épreuve des voies d'eau mais on continua le voyage, les courageux missionnaires ne consultant pas leur propre confort. Dans la lettre de l'Archevêque beaucoup de petits détails font voir ce qu'est la vie des prêtres dans un pays nouveau. Mgr Seghers écrit : " Pour achever mon rapport de mon séjour solitaire au camp No. 3, sur les lacs, je dois dire que je profitai de l'absence de mes compagnons pour soumettre mes habits à une inspection rigide. Ainsi, le samedi, 14 Août, fut jour de grand lavage ; non-seulement les linges d'autel, mais les serviettes, les mouchoirs et mon linge de corps subirent un complet nettoyage. Si vous aviez vu mes épingles à linge, cela vous aurait bien amusé ; quelques-unes cédèrent sous la pression. Mais bien entendu, je fus seul témoin de ma négligence. confiture.

" Le lundi, 16 août, fut le jour du grand raccommodage. Afin de livrer une partie de mes habits aux réparations nécessaires, et demeurer parfaitement à l'abri de toute imprévue, je dûs demeurer sous mes couvertures. J'espère que vous me pardonnerez la minutie de ces détails pratiques. Ce fut sur la rivière, entre le lac Mud et le lac Lahar,

qu'on dut surmonter le plus d'obstacles à la navigation. Ce fut une succession de rapides d'une longueur d'à peu près quatre milles. Ces rapides sont entre deux gorges : *Miles* et *White Horse*. Chaque gorge est longue d'un mille. Elles nécessitaient donc deux portages, et nous dûmes faire nous mêmes les frais de transport sur nos épaules. La gorge dite *Miles* est située entre deux bords escarpés, presque perpendiculaires, formés de basalte en colonnes immenses, à travers lesquels la rivière entière, comprimée en un espace de cinquante pieds, se précipite avec une rapidité effroyable. L'eau s'agite en bouillons immenses laissant une dépression au milieu, en sorte qu'aucun objet flottant ne peut en aucune manière, se heurter contre les rochers du bord. Pendant un quart de mille, les rives sont presque parallèles, puis elles vont s'élargissant et le courant devient moins rapide entre deux remous. L'eau en laissant cet endroit large s'élance par-dessus un grand rocher pour se précipiter dans un autre chenal étroit et laisse la gorge en mugissant et écumant comme pour marquer sa fureur.

Un des bateaux fut déchargé et le bagage porté le long de la gorge. Fuller prit le gouvernail, le Père Robaut une rame, un mineur l'autre, et comme l'Archevêque ne voulait pas voir ses compagnons risquer leurs vies sans partager leur danger, il prit place à l'avant de l'embarcation, sa montre à la main, pour calculer la vitesse du mouvement. "Ma présence, dit l'Archevêque, semblait enlever à mes compagnons toute crainte de la sombre gorge. En un instant le courant eut saisi notre embarcation et l'avait lancée entre les brisants de chaque côté du ravin. C'était un terrible spectacle. Nous étions visiblement sur un plan incliné et nous nous sentions lancés de l'avant avec la rapidité d'une locomotive. Le mugissement des eaux, la vapeur qui remplissait l'air autour de nous, les vagues qui frappaient notre bateau, qui roulait et retombait comme sur les flots de l'Océan, firent sur nous une impression qui ne sera oubliée de longtemps. Mais nous n'avions pas de loisir à donner aux réflexions. Après quelques instants nous nous treuvâmes dans un courant moins rapide et entre deux remous qu'il nous fallait éviter avec soin. Puis un second plongeon

dans l'autre partie de la gorge. Franchissant un rocher sur lequel coulait l'eau formant une véritable colline liquide derrière nous qui nous voilait l'entrée du ravin, nous fûmes jetés à droite et à gauche, ballottés et secoués sur l'eau ; enfin nous sortîmes de ce sombre défilé ayant fait la distance d'un mille en trois minutes et vingt-cinq secondes." Plusieurs mois devront s'écouler avant que l'Archevêque trouve une occasion pour expédier une communication quelconque. Ce récit peint les grands sacrifices et le dévouement pour une cause sacrée.

# Lache assassinat de Mgr. Seghers,

ARCHEVEQUE-EVEQUE DE L'ILE VANCOUVER,

## APOTRE DE L'ALASKA.

Le *Catholic Review*, de New-York, emprunte du *Moniteur* de San Francisco, les détails suivants sur l'assassinat de Mgr. Seghers :

Les lecteurs du *Moniteur* se rappelleront avoir lu dans ses colonnes, l'an dernier, le récit du départ de Sa Grandeur Charles J. Seghers, D. D. Archevêque de l'Île de Vancouver et de l'Alaska, pour l'extrême Nord, afin d'établir des prêtres missionnaires parmi les tribus sauvages de cette partie retirée du monde. En cette circonstance, il était accompagné de deux jésuites, les Pères Tosi et Robaut, et d'un domestique du nom de Fuller, le cruel assassin du saint apôtre de l'Alaska.

Le bateau à vapeur Dora, de la ligne commerciale d'Alaska, est arrivé en cette ville lundi dernier, apportant l'horrible nouvelle de l'assassinat cruel du saint prélat qui poursuivait ses travaux apostoliques en établissant des missions le long de la rivière Youcon dans l'intérieur de l'Alaska.

Parmi les passagers à bord du Dora se trouvait le Révd. Pascal Tosi, S. J., qui était l'un des deux Pères Jésuites qui accompagnaient l'Archevêque Seghers dans ce qui devait être sa dernière visite à cette section de son diocèse. Et c'est du Père Tosi que le *Moniteur* tient le récit suivant du crime terrible qui remplira d'horreur tout cœur catholique :

### DÉPART POUR L'ALASKA.

Mgr Seghers, accompagné des Pères Tosi et Robaut, tous deux membres de la société de Jésus, et d'un amé-

ricain nommé Frank Fuller, qui consentit à agir comme guide et domestique, partit de Victoria le 12 juillet 1886, pour l'Alaska, à bord du bateau Ancon. Ils arrivèrent sans encombre à Chilkat, où ils devaient descendre. Le but de leur voyage était d'établir des missions pour évangéliser les sauvages. Le 19 juillet, ils s'avancèrent vers le Nord-Ouest jusqu'à la rivière Stewart. Là, ils se retirèrent chez les messieurs May et Harper, agents de la Compagnie Commerciale de l'Alaska, et y demeurèrent jusqu'au 7 septembre. L'Archevêque prit congé des deux Pères Jésuites, au poste de la rivière Stewart, pour aller établir une mission chez les Stickeens. Il résolut de se rendre à Muklakayet, village près de l'embouchure du Tannanah. En conséquence, il partit de la rivière Stewart, le 8 septembre, accompagné de Frank Fuller, son futur assassin. Ils firent rencontre de plusieurs sauvages qui les suivirent comme guides. Ils atteignirent Muklakayet le 24 octobre, où ils furent logés au poste des agents de commerce, et reçus très cordialement par les blancs et les sauvages de qui Mgr était bien connu. Ce voyage s'effectua moitié en chaloupe, moitié en traîneaux attelés de chiens.

Après quelques semaines de labeur parmi les sauvages, l'Archevêque se décida à se rendre jusqu'à Nulato, situé à 200 milles en descendant la Rivière Youcon. Le Père Tosi, se trouvant dans une autre section du pays, n'apprit rien des allées et venues de l'Archevêque et de ses compagnons jusqu'au moment où il fut frappé d'horreur en apprenant le crime inhumain d'un domestique de confiance.

#### COMMENT LE CRIME FUT COMMIS.

D'après les informations fournies au Père Tosi par un enfant métis qu'il croit en tout digne de foi et qui parle couramment l'Anglais, voici comment ce crime horrible a été commis et les motifs que l'on croit avoir animé l'assassin dans son œuvre infernale. Après plusieurs jours de marche en traîneaux, ils arrivèrent à un village abandonné, à 30 milles de Nulato. L'Archevêque désirait poursuivre son chemin jusqu'à un endroit plus propice pour une mission et prit

conseil des guides sauvages à ce sujet. Cette manière d'agir déplut à Fuller qui devint morose et, d'un ton brusque qui, dit à l'Archevêque : " que c'était de lui qu'il devait prendre con-  
" seil et non pas des sauvages." L'Archevêque répliqua avec douceur que l'on pouvait compter sur les indiens qui avaient de l'expérience comme guides et qu'il voulait poursuivre son chemin. Cette résolution fit murmurer Fuller qui s'efforça d'exciter le mécontentement des sauvages à l'égard de l'Archevêque. Ces derniers rapportèrent à Monseigneur les agissements de Fuller, mais il ne fit aucun cas de leur plainte et décida de donner suite à son projet le lendemain même. Après le souper ils dressèrent leurs lits pour la nuit, l'Archevêque couchant entre Fuller et le guide métis. Le lendemain de grand matin, dimanche, 28 Novembre, dès l'aurore, probablement entre 6 ou 7 heures, l'enfant dit avoir vu Fuller se lever et aller s'asseoir près des restes du feu, au milieu de la cabane. Il était assis, fixant l'Archevêque qui dormait, et tenant une carabine sous son manteau. Soudain il se lève et interpelle sa victime. Soulevant la tête la vue du canon d'un fusil frappa le regard du prélat. Se croisant les bras sur la poitrine dans l'attitude de la résignation et sans proférer une parole le saint Archevêque reçut le contenu de l'arme meurtrière.

La balle pénétra par l'œil gauche, traversa la cervelle et sortit en arrière du cou. Le corps du prélat assassiné retomba sans vie sur le sol. Les sauvages, avec cet instinct de la préservation qui est le propre de toute la famille humaine—civilisée ou sauvage—s'élançèrent immédiatement sur Fuller et s'emparèrent de l'arme fatale. Ils lui intimèrent ensuite qu'il fallait qu'il les accompagnât à la première station de " trafiqueurs," afin de se livrer entre les mains de la justice pour son acte inhumain. Laisant le pâle cadavre du saint prélat étendu sur le sol où sa vie avait été sacrifiée pour la cause sainte de la propagation de la foi du Christ parmi les tribus et les peuplades de ces régions lointaines, les sauvages et l'assassin partirent pour le poste de Fredrickson, cette habitation étant la plus voisine de la section reculée où s'accomplit le crime. M. Fredrickson, qui connaissait l'Archevêque et qui l'estimait beaucoup, fut stupéfait au

récit horrible des sauvages, et quand il apprit que les restes yénérés gisaient encore au lieu où l'Archevêque avait versé son sang, il expédia à l'instant un traineau attelé de ses meilleurs chiens pour ramener le corps à sa demeure d'où, peu après, le meurtrier et le cadavre de sa victime innocente furent envoyés à St. Michel, où se trouve le poste principal de la Compagnie Commerciale d'Alaska. A l'arrivée des restes de l'Archevêque à St. Michel ils furent soigneusement enfermés dans une bière en zinc hermétiquement fermée et placée à son tour dans une autre bière en bois, afin de préserver les restes jusqu'au départ de la corvette " l'Ours " du gouvernement Américain. Alors le capitaine Healy, U. S. N. (ami personnel du prélat défunt et qui avait pour lui une grande admiration) se chargea de la douloureuse mission de transporter le corps de l'Archevêque jusqu'à Victoria, Ile de Vancouver, où aura lieu l'enterrement. Fuller et les témoins seront conduits par le même bateau à Annalaska où le misérable assassin subira un examen préliminaire devant le commissaire Américain Johnston, qui le condamnera à subir son procès à Sitka vers la fin du mois prochain.

#### LES ANTÉCÉDENTS DE L'ASSASSIN.

La carrière de Fuller, telle que connue du Père Tosi, est comme suit :

Il a travaillé à Portland, de 1879 à 1881, comme horloger. En 1882, le Père Tosi le rencontra à la mission du Cœur d'Alène, où on l'employa sur la ferme à des travaux divers. Durant les années 1883-84, Fuller était aux " Chutes de Spokane," travaillant de son métier, et en 1885, il s'établit à Colville, sur une terre. Au mois de mars 1886, il revint aux " Chutes de Spokane " et apprenant que l'Archevêque Seghers s'appretait à voyager sur le Youcon, il fit application pour l'accompagner en qualité de domestique et de guide. On lui accorda la position et en compagnie des autres, il partit de Victoria. Pendant que les Pères Robaut et Tosi demeurèrent avec l'Archevêque, Fuller travailla et se conduisit très bien.

" J'étais à cinq cents milles du théâtre de l'assassinat, dit le

Père Tosi, et je ne l'ai appris qu'à mon arrivée à Nulato, cet été, en chemin pour St-Michel. Fredrickson, le trafiqueur, m'en fit part. Les trafiqueurs et les mineurs voulaient lyncher Fuller, mais un sentiment plus sage prévalut et la justice décida de son sort. Il vint à St-Michel avec le cadavre sur un traîneau et se présentant froidement à Henri Neumann, l'agent du poste, lui dit qu'il avait tué, d'un coup de feu, l'Archevêque Seghers.

La plus grande indignation régna parmi les blancs résidant sur le Youcon et à St-Michel à propos de ce meurtre.

"A l'arrivée des steamers, ce sentiment s'accrut davantage. Le prêtre de l'Eglise-Russe-Grecque fit placer le cadavre dans sa vieille chapelle où il devra rester jusqu'à ce que le vapeur "L'Ours" le conduise à Victoria pour être inhumé. Fuller a avoué son crime et paraît s'en repentir, mais je ne puis concevoir quel motif l'a poussé à assassiner le saint prélat. Fuller ne souffre aucunement d'aliénation mentale ou de folie, car il avertit les sauvages qu'il ne leur en voulait pas et qu'il prétendait simplement tuer l'Archevêque. A l'arrivée du Dora à St-Michel, je me rendis à Ounalaska, et là j'obtins un mandat d'arrestation contre Fuller."

#### VIE ET TRAVAUX DE L'ARCHEVEQUE SEGHERS.

Sa Grandeur Mgr Chas. J. Seghers, D. D., est né à Gand, Belgique, le 29 Déc. 1839, n'ayant conséquemment que 48 ans quand il fut impitoyablement frappé au milieu d'une carrière de missionnaire qui promettait d'accomplir de si prodigieux résultats par son amour immense pour l'extension de la foi et par ses efforts herculéens dans la fondation des missions. Il étudia à la fameuse Université de Louvain, fut ordonné prêtre à Malines et se rendit peu après à Victoria, Ile de Vancouver, où il travailla comme directeur à la Cathédrale de St-André, durant plusieurs années, estimé également de tout le peuple de Victoria, du gouverneur protestant, et des sauvages. Parmi les catholiques, l'abbé Seghers était aimé au point que plusieurs d'entre eux versèrent des larmes en apprenant sa promotion épiscopale, tant ils redoutaient de perdre le prêtre dévoué et bienfaisant que ses vertus solides

et ses aimables qualités avaient rendu cher à leurs cœurs. Mgr Demers, évêque de l'île de Vancouver, au cours de son voyage en Europe, il y a à peu près vingt ans, s'arrêta à Louvain et, parmi d'autres sujets, s'assura les services de feu l'Archevêque Seghers pour travailler parmi les tribus sauvages de ce que l'on appelait alors les Possessions Britanniques de l'Amérique du Nord. Là, l'abbé Seghers travailla, avec le zèle d'un François-Xavier, jusqu'en 1871, quand la mort de Mgr Demers imposa à Rome le devoir de lui nommer un successeur, et, avec cette sagesse proverbiale en pareil choix, l'abbé Seghers fut choisi. En 1873, il fut sacré évêque de l'île de Vancouver, où il demeura jusqu'au mois de juillet 1879, quand, obéissant à l'ordre de Rome, formulé le 10 Dec. 1878, il devint coadjuteur de l'Archevêque d'Orégon, Mgr Blanchet, et, à la démission de ce vénérable et saint prélat, le 12 Dec. 1880, Mgr Seghers lui succéda comme archevêque d'Orégon.

Comme missionnaire de la Croix, le zèle de Mgr Seghers ne connaissait aucune limite. Etant Evêque de Vancouver, il visita l'Alaska et toutes les îles voisines en compagnie du Père Mandart. L'Evêque passa les premiers mois de sa visite à apprendre le langage et à acquérir quelques notions du pays ; il partit alors en raquette, voyageant tantôt en traîneaux attelés de chiens, tantôt en canots montés par des sauvages et visita plusieurs des tribus dans l'intérieur des terres et le long de la côte, les instruisant et en baptisant plusieurs dans les eaux sacramentelles de la foi catholique. Dans leur voyage d'hiver sur la rivière Youcon, les missionnaires faillirent perdre la vie, la glace ayant cédé sous leurs pas, et les périls qu'ils eurent à affronter ont été fidèlement décrits par l'Archevêque Seghers dans une intéressante conférence à laquelle nous eûmes le bonheur d'assister il y a quelques années. En devenant coadjuteur de l'Orégon, Mgr Seghers se mit aussitôt à explorer le pays confié à ses soins, et après un voyage d'un an à travers l'Orégon, le Washington, l'Idaho et le Montana, il revint à Portland, parfaitement au fait de tous les besoins du grand Nord-Ouest. L'Archevêque, dans ce voyage, eut beaucoup d'aventures, dans la région des mines et dans ses campements parmi les *coyotes*. Les lettres de Sa Grandeur publiées alors, furent reproduites dans

beaucoup de journaux catholiques des Etats de l'Est et même en Europe à cause de la description détaillée du sol, du climat, des dimensions et des contours généraux du pays qu'il traversa, et ces lettres ont beaucoup contribué à faire connaître le Nord-Ouest.

Comme homme de lettres, Mgr Seghers était un théologien d'un vaste savoir ; il était profondément versé dans le dogme et l'histoire de l'église. Comme orateur sacré, il était très clair et savait plaire. En un mot, Sa Grandeur alliait les nombreuses vertus nécessaires à sa haute et sainte position, à une profonde humilité et à une sollicitude toute paternelle pour son troupeau, ce qui fit que le peuple de l'Île de Vancouver, sans distinction de croyances, déplora son départ, comme s'il fut descendu dans la tombe.

Mais leur perte fut le bonheur de l'Orégon, et dans son vaste Archidiocèse Mgr Seghers était chéri de tous ceux qui le connaissaient personnellement ou de réputation.

Il y a trois ans, Mgr Seghers adressa une supplique à Rome, demandant qu'il fut transféré de nouveau à Victoria afin de pouvoir continuer l'établissement de missions parmi les sauvages de l'Alaska, entreprise interrompue durant son épiscopat en Orégon. Le Pape fit droit à sa demande et alors l'Archevêque parcourut la Belgique, la France, l'Angleterre et l'Irlande, sollicitant des aumônes pour ses missions qui lui étaient si chères et pour lesquelles il a sacrifié sa vie d'une façon si digne de sa sainte vocation.

R. I. P.

# La persécution dans l'Extrême Orient.

(*Les Missions Catholiques.*)

ANNAM.

SAUVETAGE DE 1600 CHRÉTIENS.

*Lettre du R. P. Klinger, des Missions-Etrangères de Paris, missionnaire au Tong-King méridional.*

Hôï Yên, 19 novembre 1885.

Gloire à Dieu ! Trois cents chrétiens environ, armés de lances et de quelques fusils, avaient résolu de débloquer le rocher de Bao Nham où près de seize cents de leurs frères étaient cernés par les rebelles. L'expédition a parfaitement réussi. Témoin des événements, obligé même d'être acteur, je vais vous en faire le récit.

Partis dès la pointe du jour, nous arrivons vers huit heures au col de montagne qui s'ouvre sur la plaine de Bao Nham. L'ennemi, au nombre de cinq cents hommes, était massé en bon ordre en face du col. Notre petite armée, divisée en deux colonnes, s'avance résolument. Elle ne tarde pas à être assaillie par les insurgés, dont quelques-uns, blottis dans des touffes d'ananas sauvages, tirent sur nous à cent mètres de distance à peine. Malgré les balles qui sifflent sur leurs têtes, nos chrétiens ripostent vivement, mais sans pouvoir intimider l'ennemi. On part alors au galop ; en quelques instants on est sur la colline et les rebelles sont forcés de se replier du côté du rocher situé à une demi-heure plus loin. Le rocher avait disparu, voilé par des tourbillons de fumée d'où se détachaient des centaines de drapeaux. L'acharnement des rebelles à garder le rocher prouvait que les malheureux réfugiés vivaient encore en partie. A tout prix, il fallait les sauver.

Sans perdre une minute, cent hommes sont disposés à gauche pour contenir l'ennemi, qui faisait mine de vouloir nous englober. Le reste de la troupe va droit au rocher, et je la suis pour l'encourager par ma présence. Du point où nous étions jusqu'au rocher, ce n'était qu'une suite de petits champs de riz, séparés par des talus et entrecoupés de haies, qui abritaient un certain nombre de rebelles.

A peine en marche, nos chrétiens sont reçus à coups de fusil. Rien ne les arrête. L'ennemi, débusqué de la première haie, se blottit derrière la seconde ; chassé encore de là, il se replie sur la troisième, et ainsi de suite sur un parcours d'au moins un quart d'heure. Quelques-uns firent preuve d'une hardiesse et d'un courage inconnus jusqu'ici. On en vit recevoir des décharges à bout portant. L'un d'eux, qui agitait son drapeau à dix mètres de nous, voit la hampe brisée par une balle. Vite il la jette au loin, ramasse la loque rouge et a le temps de s'enfuir. Les hurlements féroces des insurgés, mêlés au son d'une centaine de tambours, n'arrêtant pas les nôtres, les rangs ennemis se débandèrent, qui à droite, qui à gauche, et nous laissèrent un passage libre au milieu. On se trouve enfin en face de leur camp retranché. C'était un vaste champ plus profond que les autres, entouré d'un talus à hauteur d'homme, le long duquel à l'intérieur ils avaient adossé leurs paillasses. Là, on n'apercevait qu'une forêt de lances s'agitant en tout sens, et on ne pouvait discerner aucune tête.

Avec trois élèves du collège, j'escalade le talus, et nous leur envoyons une première décharge, qui semble peu les inquiéter. Grâce à nos fusils à tir rapide, une seconde suit immédiatement la première, puis, encore une troisième.

— Oh ! ils ne rechargent pas, ils ne rechargent pas, et cependant ils tirent toujours ! ” crient les rebelles.

La panique les prend. Un de leurs chefs, le colonel Ivi, s'enfuit, suivi de tous ses héros. A cent mètres de là, il y avait une rivière, qu'ils passèrent à la nage. Malheur à eux si nous avions pu les poursuivre. Mais déjà, du rempart, on tirait sur nous. On les laisse donc fuir, pour attaquer le rempart au pas de course. En cinq minutes, le fossé est franchi, le rempart escaladé, et l'ennemi gagne la porte de

l'autre côté du rocher. En même temps, on en vit sortir en masse, à travers la palissade de bambous qu'ils avaient construite au pied des assiégés. Beaucoup, ne pouvant pas passer assez vite, furent rejoints par les nôtres, qui tombèrent sur eux à coups de lance et de sabre. Une cinquantaine d'hommes furent lancés à leur poursuite ; pour moi, je me dirigeai vers le rocher.

Quel spectacle affreux ! L'espace, qu'occupait naguère le village, n'était qu'un amas de cendres et de décombres ; pas un brin de verdure. Il n'y a que le roc, noirci et calciné par le feu, d'où se dégage une épaisse fumée. Des cris, partis de cette enceinte de feu, me disent qu'ils ne sont pas tous morts. Je veux franchir la palissade ; impossible ! les pierres sont devenus des charbons ardents. A l'aide d'un porte-voix, je fais crier aux malheureux de descendre. Mais voilà que le fameux colonel Ivi, croise dans sa fuite, une escouade de nos gens, les attaque et les fait plier. Bientôt, le gros de nos soldats se porte au secours des fuyards, et, traversant la rivière, arrive sur le théâtre du combat. Nos fuyards avaient déjà repris le dessus et mis le feu, malgré une pluie torrentielle, au village rebelle. On revint donc au rocher. Peu à peu, la pluie éteignit les feux, et même quelques-uns des assiégés avaient pu descendre. Je renonce à vous dire leurs impressions et les miennes. Ils riaient, ils pleuraient, parlant tour à tour de leurs malheurs et de leurs joies.

\* \* \*

Enfin accoururent les deux prêtres indigènes qui avaient partagé la captivité de leurs chrétiens. Il me font le récit de leurs longues épreuves.

Depuis la mi-octobre, les lettrés étaient venus plusieurs fois les assaillir ; mais toujours ils avaient pu les mettre en fuite. Le 12 novembre, l'ennemi revint fort de deux mille hommes armés de fusils et de canons pour faire un siège en règle. Sur les seize cents chrétiens, cernés par eux, il n'y avait guère que deux cent cinquante hommes en état de se défendre. Avec huit fusils et leurs lances, ils retinrent l'ennemi pendant deux jours en dehors des remparts en

terre. Mais, à la fin de la deuxième journée, ils comptaient dix morts et vingt hommes grièvement blessés. Pour comble de malheur, il ne leur restait plus de poudre.

Pendant la nuit, les survivants grimpèrent sur le rocher qui a d'immenses grottes à huit, dix, quinze mètres au-dessus du sol. Dès le matin, les rebelles entrèrent à l'intérieur du rempart, détruisirent tout ce qu'ils purent trouver dans le village, et entourèrent le rocher d'une forte palissade. N'osant monter jusqu'aux chrétiens par le sentier des cavernes, où deux hommes ne peuvent marcher de front, ils prirent le parti de les détruire par le feu. Tous les païens des environs, hommes, femmes et enfants, apportèrent des charges de paille, et l'incendie commença. La fumée ne pénétrant pas dans les cavernes au gré des lettrés, ils hissèrent, au bout de longues perches, des bottes de paille enflammées, le plus près possible de l'entrée. Pendant cinq jours entiers, ils s'amuserent à ce jeu infernal.

Le sort des pauvres chrétiens était désespéré. Suffoqués par la flamme et la fumée, ils n'avaient plus d'eau pour se désaltérer.

Le jour qui précéda notre arrivée, les deux curés annamites ne purent distribuer à chacun que la quantité d'eau à peu près que pourraient contenir deux coquilles de noix.

Les lettrés savaient à quelle extrémité ils étaient réduits et les invitaient à se rendre. Après une longue délibération, huit hommes descendent pour débattre les conditions de la capitulation. Ils sont saisis et décapités sur le champ. D'autres se présentent à l'ouverture des cavernes, demandant en grâce un peu d'eau.

“—Venez en puiser,” leur répondent les assiégeants.

Une femme, mourant de soif, descend avec son fils âgé de dix ans. A peine est-elle au bord de la rivière, tout au pied du rocher, qu'on la massacre. L'enfant reçut un coup de sabre qui lui coupa la joue depuis l'oreille jusqu'à la bouche, et tomba dans la boue de la rivière où il fut laissé pour mort. Après la retraite des rebelles, le Père, sortant de la caverne, voulut embrasser le corps du pauvre enfant. Il croyait ne trouver qu'un cadavre. O surprise ! il sent respirer le pauvre petit. On bande sa plaie et on me l'amène, il vit encore.

Les chrétiens survivants, témoins de ces affreux massacres, n'osaient plus quitter leur prison de feu. Ils comprirent plus que jamais que leur seule espérance était désormais dans le secours de Dieu et de la sainte Vierge. Tandis que les deux prêtres indigènes me racontaient les misères passées, je voyais de tous les côtés les chrétiens descendre de la caverne ; les uns portant un peu de riz, les autres quelques pauvres vêtements ; celui-ci un malade, celle-là ses petits enfants. Tous étaient noircis par la fumée, avaient les yeux injectés de sang et tellement fatigués qu'ils avaient peine à supporter la lumière du jour.

Vers midi, on me prie de monter dans une caverne pour administrer une femme qui venait d'accoucher. Impossible de la faire descendre, elle va mourir certainement. Je laisse mon chapeau, serre mon habit autour du corps et je monte. A la hauteur d'une dizaine de mètres, il fallut passer par un trou si étroit que j'eus beaucoup de peine à m'en tirer. Je rampe un moment, descends une échelle, en monte une autre, enfin je me trouve auprès de la malade. Après avoir baptisé le nouveau-né et administré la mère, j'engageai mes gens à faire leur possible pour emporter la pauvre mourante. Ils le firent, mais Dieu sait au prix de quelles fatigues.

Vers trois heures, les voyant presque tous descendus, on fait partir un premier détachement de soldats pour veiller à la sûreté de la route. Tous les malheureux échappés de la caverne se mettent à leur suite chargés de leurs enfants, de leurs blessés et des malades : c'est à peu près tout ce qu'ils ont pu emporter. Les voilà donc en route, les mains vides, mais le cœur joyeux d'avoir échappé à une mort imminente. Encore trois jours de captivité et c'en était fait d'eux, même des plus robustes. Je les ai ramenés déjà à Hôï-Yên ; demain ils seront rendus à notre résidence. Mais qu'allons-nous faire pour loger et nourrir tant d'affamés ?...

\* \* \*

“ Tel est, ajoute M. Frichot, le récit du P. Klingler. Mais que de faits de ce genre on pourrait relater !

“ C'est une guerre sans pitié. Dans un village, les rebel-

les'ont pris deux frères, qu'ils ont attachés dos à dos et qu'ils ont jetés au fleuve en riant aux éclats. L'un d'eux, plus fort, a pu rompre ses liens et, la nuit, regagner la rive. L'autre a été submergé dans les flots. On peut dire que toute la population païenne s'est levée pour écraser les chrétiens, qu'ils savent être les amis des Français. Les rebelles fondent par milliers sur les villages chrétiens qui tombent sous leurs coups en grand nombre. Ceux qui parviennent à s'enfuir, errent dans les montagnes, où ils vivent comme ils peuvent, en attendant qu'ils gagnent notre résidence pour se procurer un peu de riz. Souvent, il leur est impossible de venir jusqu'à nous, parce que les chemins et les issues sont gardés par des postes de rebelles. A l'heure qu'il est, nous comptons au moins six cents morts. Il y a plus de quatre-vingt-quinze villages brûlés et saccagés.

\* \* \*

“ Outre cela, il est encore d'autres villages dont nous n'avons pas de nouvelles, parce que les chemins sont interceptés. En quel état sont-ils ? Actuellement, il y a autour de notre résidence, plus de six mille affamés, auxquels il faut distribuer chaque jour quelques grains de riz. De plus, il faut leur construire des paillottes et procurer des médicaments aux malades. Nos chrétiens, traqués de tous côtés, n'ont pu ensemercer leurs champs, en sorte que, malgré la paix, la récolte est perdue pour eux. Pour subvenir à tant de besoins, j'ai dû, au nom de la mission, contracter un lourd emprunt. J'ignore quand et comment nous pourrions nous libérer. Que de veuves, que d'orphelins qui restent pour longtemps à notre charge ! J'ai la douce confiance que les chrétiens d'Europe feront l'impossible, s'il le faut, pour secourir leurs frères d'Orient, mourant de faim et si cruellement éprouvés.”

\* \* \*

“ Au moment de fermer ma lettre, je reçois des nouvelles accablantes. La paroisse de Lang et la mission du Laos, dont je ne pouvais rien apprendre depuis près de deux mois, n'existent plus. Le P. Satre, blessé en combattant le 3 de ce

mois, est mort le 5 suivant. Deux prêtres indigènes et les catéchistes ont été massacrés. Mille chrétiens environ, dont trois cents appartiennent à la récente mission du Laos, ont été tués et coupés en morceaux. Six cents cadavres, à peu près, jonchent le sol à Lang. Les autres sont emportés par le courant du fleuve. Je tiens ces détails du P. Gras; il accompagnait la colonne française qui montait à Lang pour battre les rebelles, mais qui est arrivée trop tard pour arrêter ces désastres."

### MASSACRES DE L'ANNAM.

*Lettre de Mgr Caspar, vicaire apostolique de la Cochinchine septentrionale, à MM. les directeurs du Séminaire des Missions Étrangères de Paris.*

Hué, ce 13 février 1886.

Nos malheurs se sont augmentés de nouveaux désastres et les craintes, que je vous manifestais au sujet de la province de Quang-binh, se sont en partie réalisées. Vous pouvez comprendre par la lettre ci-jointe que m'adresse le P. Héry, de quel poids la douleur va peser sur nous et quels nouveaux efforts nous aurons à faire pour porter cette charge.

C'est un nouveau désert créé à la place de nos chrétientés, après tous ceux qui attristaient déjà la province limitrophe. Dix chrétientés réduites en cendres; quatre cent quarante-deux personnes massacrées et près de deux mille malheureux réfugiés sous les murs de la citadelle du chef-lieu pour y trouver abri et nourriture.

Seule la province de Hué et la partie nord de celle du Quang-binh n'ont pas été, jusqu'à cette heure, ravagées et remplies de massacres par les lettrés. Encore faut-il rappeler que le sud de ce vicariat, dans tout le pays qui s'étend de Hué à Touranne, ne possède plus une seule chrétienté depuis les malheurs de décembre 1883.

Les colonnes françaises, parties de Hué, traversent en tout sens la province de Quang-binh pour disperser les rebelles; mais si elles avaient pu hâter leur marche lors des premiers bruits de troubles, nos chrétientés auraient pu échapper au

malheur qui les a frappées. Combien de temps encore nous faudra-t-il attendre pour jouir de la paix désirée ? Dieu le sait, mais les prévisions humaines sont bien incertaines. L'ancien ministre de la guerre se trouve, dit-on, dans les montagnes qui longent la province de Quang-binh ; il aurait même provoqué cette nouvelle levée de boucliers et continuerait à entretenir les foyers de l'insurrection dans toute la région d'Annam. Ce sera Dieu seul qui nous donnera la paix. "*Da pacem, Domine :*" c'est notre prière ardente et continue depuis de longs mois déjà.

Voici ce que m'écrit le P. Closset, de l'état lamentable où sont réduits nos pauvres chrétiens :

" Bienheureux, peut-on dire, ceux qui ne sont plus et qui ont trouvé une mort glorieuse devant Dieu et devant les hommes ! Mais ceux qui survivent à tant de douleurs, que leur sort est triste ! Le cœur saigne au pauvre missionnaire en se voyant le témoin impuissant de tant de misères ; rien pour se couvrir surtout en ce moment où la saison est rigoureuse ; nos chrétiens sont obligés de coucher sur la terre nue, tout au plus recouverte d'un peu de paille, et en proie à la faim, au froid, à la maladie suite des privations qu'il faut endurer chaque jour. Après le choléra qui a fait tant de victimes parmi nos chers survivants, voici maintenant la fièvre et la variole qui exercent d'effroyables ravages. Bien souvent on entend de pauvres malheureux minés par la fièvre et pris de délire regretter de n'être pas tombés sous le fer des massacreurs avec leurs parents qui jouissent maintenant du bonheur du ciel, loin des misères de ce bas monde.

Oh ! si les personnes charitables pouvaient, seulement pendant quelques instants, être témoins du spectacle lamentable que nous avons sans cesse sous les yeux, avec quelle sainte avidité elles donneraient non seulement leur superflu, mais se priveraient encore elles-mêmes pour soulager de si profondes misères ! "

*Lettre de M. Héry, missionnaire de la Cochinchine septentrionale  
à Mgr Caspar.*

14 janvier.

Monseigneur,

De notre cher Quang-binh chrétien, il n'existe plus qu'une ombre, Sào-Bùn ; encore va-t-elle s'évanouir aux lueurs de l'incendie qui la menace ! Le Père Co est massacré ; sa tête, portée en triomphe par tous les villages comme trophée de victoire, est déposée au pied du chef des égorgeurs, c'est l'insulte suprême. Quatre cent huit chrétiens de ses paroisses sont montés au calvaire avec lui et de là au ciel. Quels supplices ! quelle barbarie ! les cadavres des femmes et des enfants éventrés, sont surtout méconnaissables, tous sont réduits en mille pièces. J'ai vu tant d'horreurs que je ne puis plus vivre, et dire qu'il me faut rester à pleurer au pied de la croix, moi qui ai désiré le martyre d'un désir immense ! Des chrétientés de Xuân-Hôi, Mi-Phusé, Dai-Phong, il n'y a plus que des cendres remuées vingt fois par l'avidité des païens égorgeurs, à qui l'on promettait des trésors pour leur faire commettre des atrocités qui leur répugnaient, eux cependant si peu délicats. Pas une chapelle, pas une maison, pas même une étable n'a échappé. La statue de la Sainte Vierge, mutilée et mise en pièces, a été encore couverte d'ordures ! O Maria !!!

Cent quarante-six chrétiens survivent encore, hélas ! pour mourir de faim chez moi, qui n'ai rien, pas même une larme aujourd'hui, la source en est tarie. Avec une escorte due à la bienveillance de M. le Commandant de place de Quang-Binh, je suis allé les recueillir ; impossible de donner aux victimes la plus humble sépulture, car deux cents brigands, accourus soudain, nous entouraient de si près que nous avons dû nous replier sur le champ.

16 janvier.

A peine débarqué à Sào-Bun, je suis reparti à Phu-Viêt. Il n'était que temps ; les chrétiens assaillis ne tenaient plus. Attaqué au milieu de l'embarquement, il a fallu livrer ba-

taille contre cinq cent cinquante brigands tous armés. Le porte-étendard tué à coups de fusil et de revolver, la bande a rebroussé chemin peu à peu.

Mes quelques barques trop chargées ont failli couler vingt fois. A deux heures du matin, attaque de pirates au-dessous de Trung-Quân, mais grâce à Dieu et à la Sainte Vierge, j'ai pu ramener quatre cent dix personnes de Phu-Viêt, les autres ont été égorgées. Les trois paroisses de Ho-Cuoi, Phu-Viêt, An-Dinh sont incendiées aussitôt après notre départ. En tournant la tête nous voyons les flammes qui dévorent tout... les chrétiens pleuraient. Quelle tristesse! quelles angoisses pour moi, mon Dieu! au milieu de cet effondrement général! "La place est nette, disent les païens égorgés, nous vivrons en paix loin des Français."

17 janvier.

La paroisse de Mi-Luong est brûlée. Du couvent, il ne reste rien, car le feu ne pardonne pas, c'est la destruction complète dont j'ai tant de fois entretenu Votre Grandeur; mais impossible de la prévenir et d'y opposer le moindre obstacle. J'ai recueilli les religieuses et les chrétiens, partie en barque, partie à pied à travers les dunes. Nous faisons halte tous les deux cents mètres, la peur nous enlevant le reste de forces que la faim nous laissait encore.

Dinh Muôi n'existe plus, vingt-cinq chrétiens retenus dans le village sont brûlés ou égorgés, les autres sont restés cachés dans les broussailles, se nourrissant de baies et autres fruits sauvages. Quand je suis allé à leur recherche, il n'existait presque plus personne. Le cher Père Patinier peut verser sur Trung-Quân des larmes de sang; plus rien; à peine reconnaît-on la place où furent et l'église et la Sainte Enfance; le chef de la chrétienté et ses enfants ont été égorgés, les autres, hélas! où sont-ils? que sont-ils devenus?

A mon retour de Mi-Luong, j'ai recueilli les orphelins de la Sainte-Enfance. Seule, la vieille Mu-Luong est restée opiniâtement à son poste où elle a trouvé le martyr. Les

centaines de petits anges qu'elle a envoyés au ciel en les baptisant, souvent au péril de sa vie, lui aurort ménagé l'entrée la plus triomphale au paradis.

Enfin Con-Hau est en feu. C'est vous dire qu'il ne reste rien.

Le silence est absolu de Ha-Co à Dong-Hoi, car les chrétiens enterrés vivants par les lettrés, n'ont plus aujourd'hui de voix pour crier vers Dieu : *Vindica sanguinem nostrum, Domine !*

Sào-Bùn regorge : l'église, les maisons, les barques sont combles ; et pas de riz ! Mon Dieu, Monseigneur, nous allons tous mourir de faim avant que les lettrés ne nous immolent ! *Fiat voluntas tua, Deus.* La mort nous sera désormais plus douce que la vie.

Je suis trop ému pour écrire plus longuement, ce sera probablement ma dernière lettre, aussi je n'ai plus que la force de vous dire : Adieu, Monseigneur et cher Père, mille fois pardon, mille fois merci !

---

## NOUVEAUX MASSACRES AU TONG-KING.

---

*Lettres de M. Frichot, provicaire apostolique du Tong-King méridional, à MM. les Directeurs du Séminaire des Missions Etrangères de Paris.*

Xà Doài, 24 janvier 1886.

A la date du 15 décembre 1885, je vous écrivais que la mission comptait déjà plus de deux mille néophytes massacrés ; à présent, il faut ajouter à ce chiffre celui de six cents, qui représente environ les deux tiers des chrétiens des deux paroisses de Duc Loc et de Qui Hoa. Je ne sais pas encore bien précisément les pertes subies par le district de Dông Thành.

Il y a quelques jours, le P. Klingler, soutenu par une colonne de soldats français, est allé visiter quelques villages de ce district pour en ramener sous escorte les néophytes réfugiés sur les montagnes, supposé toutefois que ces mal-

heureux n'y soient pas morts de faim et qu'ils aient pu éviter la fureur des païens qui recherchent nos chrétiens dans les taillis et fourrés des montagnes en lançant des chiens à leur poursuite.

\* \*\*

Voici ce que m'écrivait le P. Klingler à la date du 14 janvier dernier : " .....A Nhuân Trach, il ne reste plus de chrétiens. A Quang Lang, village païen, j'en ai rencontré vingt-huit. J'ai pu en découvrir neuf autres qui appartiennent à différents villages. L'église a été démontée et transportée au fort des rebelles. Plus de traces du village de Dong Trac. Apprenant que des chrétiens étaient cachés dans la montagne voisine, j'envoie leur faire savoir qu'ils peuvent se montrer sans crainte. Quelques heures après, ces malheureux m'arrivent au nombre de vingt-cinq, tant hommes que femmes et enfants. Ils étaient plus décharnés que ceux de Nhuân Trach. Tous étaient chargés de jeunes pousses de bananes sauvages, d'herbes et de racines. C'était leur unique nourriture depuis deux ou trois mois. On leur a procuré de suite de la viande de bœuf. Demain, je les ferai conduire sous bonne escorte à notre résidence. A vous, cher provicaire, de vous ingénieur pour les nourrir mais.... "

\* \*\*

Mon Dieu ! que ces temps sont tristes, et quelle barbarie ! Nous conservons ici, comme souvenir, un énorme coutelas retrouvé sur le théâtre des événements ; il est recouvert d'une épaisse couche de sang coagulé et a servi à égorger nos pauvres chrétiens. Les victimes étaient si nombreuses que parfois les bourreaux faisaient la besogne à moitié. Aujourd'hui même, j'ai reçu la visite d'un pauvre homme dont la famille se composait de treize personnes ; lui seul survit ! mais dans quel état ! Il a les deux doigts de la main gauche coupés et trois larges cicatrices derrière la tête. C'est quelque chose d'affreux. On se demande comment il a pu survivre à ces blessures.

La mission a déjà fait un lourd emprunt pour nourrir les

affamés ; je suis à la veille d'en contracter un second. Mais quand toutes ces ressources seront épuisées, qu'arrivera-t-il ? Chose désolante ! dans beaucoup d'endroits, les païens refusent de nous vendre du riz.

25 janvier 1886.

Mon Dieu ayez pitié de nous ! nos malheurs continuent. Depuis le 19 novembre 1885 jusqu'aux premiers jours de janvier, le district du Binh Chinh, qui compte vingt-deux mille chrétiens, avait déjà été bien éprouvé. Vingt villages avaient été pillés et soixante néophytes tués ou massacrés. Ce mal ne devait pas arrêter là. Je reçois une lettre d'un prêtre indigène récemment échappé du Binh Chinh et qui vient d'arriver par mer au port de Cuâ-Lô. Je la résume.

Le commandant Grégoire, fixé au fort de Dong-Hoi, gardait le Binh Chinh, théâtre de ces tristes événements. Dans les derniers jours de décembre, la tête d'une partie de ses troupes poursuivait l'ennemi au-delà de Bâi Diec. Il avait loué quatre-vingt-dix barques chrétiennes et cinquante porteurs, également chrétiens, pour cette expédition. Barques et porteurs, arrivés à un certain endroit, ont dû s'arrêter quelque temps. Ils devaient se remettre au service de la colonne à son retour au Binh Chinh. Or, la colonne partie, les barques ont été cernées par les rebelles, et les rameurs massacrés. Ces barques étaient comme enfermées dans une anse et d'un côté dominées par des rochers. D'en haut l'ennemi faisait rouler sur elles d'énormes blocs de pierre pour les briser et les faire sombrer. Vingt à trente barques seulement ont pu prendre le large. Le reste avec son personnel est anéanti. Quant aux quatre-vingt-dix porteurs, ils ont été arrêtés par les rebelles au marché de Rôu en retournant chez eux. Tous ont été jetés à l'eau et noyés ; la plupart avaient été liés deux ensemble. Deux malheureux seulement, porteurs d'un couteau, ont pu couper leurs liens et réussir à s'échapper.

Pendant ce temps, des deux Pères qui étaient chargés d'ad-

ministrer le Binh Chinh, il ne restait que le P. Pineau. En effet, le P. Tortuyeaux avait accompagné la colonne du commandant Grégoire pour lui servir de guide et d'interprète. Le 7 ou 8 janvier, profitant du départ d'une partie des troupes françaises, les rebelles ont dévasté deux paroisses limitrophes : Vinh Phuoc de 1,800 âmes, et Hoà Ninh de 1,870. Deux éléphants des rebelles ont mis le désordre et jeté l'épouvante parmi nos chrétiens qui ont abandonné la place. J'ignore le nombre des victimes. Le P. Thiên, prêtre indigène, curé de Hoà Ninh, voyant la cause perdue, prit la fuite ; mais, arrivé à la paroisse de Còu Nám, il mourut, au bout d'une heure, de fatigue et d'émotion. Que s'est-il passé au Binh Chinh après le départ du prêtre indigène qui m'a fourni ces détails ? Nous le saurons plus tard et je vous le ferai connaître.

---

16 février 1836.

Enfin, j'ai quelques détails sur les événements du Binh Chinh. Le poste principal est Huong Phuong. Vu son importance, il était pourvu de munitions de guerre pour être en mesure de soutenir un siège de quelques jours, en attendant qu'on pût venir à son secours.

Les rebelles se gardèrent bien de l'attaquer tout d'abord ; ils commencèrent par se jeter sur les autres chrétientés du district qu'ils mirent à feu et à sang pendant la première quinzaine de janvier. Après plusieurs brillants succès, les chrétiens, débordés par le nombre et attaqués sur plusieurs points à la fois, ont été finalement vaincus. Bref, sauf deux paroisses relativement peu endommagées, et deux autres dont j'ignore le sort vu la difficulté des communications, le reste a été la proie des flammes. Les provisions de tout genre ont été anéanties. Sans compter trois mille chrétiens que nous sommes obligés d'entretenir au Nghê, en voilà donc douze cents autres au Binh Chinh en particulier qu'il faut empêcher de mourir de faim. Je ne parle pas d'un nombre indéfini de néophytes disséminés dans les monta-

gries et dans les bois, qu'il faudra ramener peu à peu, s'ils sont encore vivants et pourvoir de tout.

. Après avoir dévasté ces chrétientés, les rebelles se ruent sur la résidence de Huong Phuong. C'est que, maîtres de cette position, il leur eût été facile ensuite d'achever l'extermination du reste du district. Les détails de ce long siège malheureusement me font défaut. Voici ce que je sais.

. Un de nos prêtres indigènes, vénérable par son âge et ses vertus, le P. Van, s'est mis à la tête de la défense avec une énergie et un sang-froid qu'on ne lui soupçonnait guère. Aidé par sept ou huit catéchistes, les plus déterminés du village, il soutint le choc de l'ennemi depuis le 15 janvier jusqu'au 17 février. A ce moment, Huong Phuong fut débloqué par le brave commandant Cardot.

Un de nos prêtres, le P. Kième, chargé depuis plus de vingt-cinq ans de la paroisse de Côn Nâm, n'avait pu se résoudre à suivre l'exemple de quelques-uns de ses confrères et à prendre la fuite. Il voulut rester à son poste. Quand il vit que tout était humainement perdu, il se rendit à l'église et se mit en prière en attendant la mort. Il ne tarda pas à être saisi par les rebelles, ainsi que ces deux fidèles catéchistes. Ses cheveux blancs et sa réputation de lettré ne touchèrent pas les bourreaux ; ils le décapitèrent avec ses catéchistes en face même de Huong Phuong qu'ils cernaient de tous côtés, et où ils l'avaient amené pour que les assiégés, témoins de ce lamentable spectacle, fussent terrifiés.

En ce moment, Xâ Doai, d'où je vous écris, poste principal de la mission, est sur le point d'être assailli par les rebelles qu'on évalue à plus de mille. Mais leur nombre va se grossir encore des villages payens environnants. Trois de nos confrères et un prêtre indigène sont à la tête de nos chrétiens improvisés en soldats et se portent à la rencontre de l'ennemi. J'ignore quelle va être l'issue de cette lutte qui sera certainement acharnée. Mais je sais que missionnaires et chrétiens sont pleins d'ardeur et qu'ils semblent avoir pris la devise des Machabées : *Moriamur in virtute.*

## MEURTRE D'UN MISSIONNAIRE

AU

TONG-KING MÉRIDIONAL (1)

“ Lundi dernier, en arrivant, j'ai appris la mort du P. Gras, tué quelques heures auparavant à quatre ou cinq lieues de là. Quatre chrétiens et un élève sont tombés avec notre confrère. L'élève gravement blessé a eu les oreilles coupées par les rebelles ; on ne sait s'il pourra se relever. Malgré ce désastre, les chrétiens ont mis les lettrés en fuite, et le soir, ils rapportaient en palanquin le cadavre du P. Gras, couvert de sang et affreusement mutilé. La main gauche a été tranchée net ; peut-être les ennemis voulant l'emporter n'en ont pas eu le temps. Le lendemain matin, nous avons enterré le Père, je ne sais pas encore les détails de sa mort.

“ Depuis lors, les rebelles sont revenus à la charge, à l'endroit même où s'était livrée la précédente bataille et ont été repoussés de nouveau. Ils veulent, dit-on, incendier le grenier à riz de la communauté, et des traites rôdent autour de nous, prêts à saisir l'occasion. Daigne le bon Dieu nous protéger ! La perte du riz serait la mort de plusieurs centaines de chrétiens chassés de leurs villages et nourris par nous.”

Le P. Tessier écrit de son côté :

“ L'endroit où est tombé le P. Gras, situé à trois heures à l'ouest de Xa-Doai, s'appelle Xuau-Kieu. Il avait déjà été brûlé et détruit par les rebelles ; cette première fois, le P. Gras avait pu s'échapper. Plus tard, le P. Klinger put rétablir ce poste. On attache une grande importance à la conservation de Xuau-Kieu, c'est une sécurité pour notre communauté de Xa-Doai. Xuau-Kieu détruit, tous les villages chrétiens qui se trouvent entre ce poste et la communauté seraient également ruinés et brûlés. Les rebelles pourraient arriver jusqu'à la porte de Xa-Doai avant qu'on en fût averti.

---

(1) Une lettre de Mgr Puginier nous annonce aussi que, malgré la paix, son vicariat continue à être dévasté.

M. Paul-Louis-Martial Gras, né le 1er juillet 1856 à Puymeras au diocèse d'Avignon, était entré minoré au séminaire des Missions Etrangères le 29 août 1878. Ordonné prêtre le 29 septembre 1880, il était parti le 10 novembre de la même année pour le Toug-King méridional.

---

### TONG-KING MÉRIDIONAL,

---

M. Frichot, provicaire du Tong-King méridional, écrivait le 10 mars :

“ Le bon Dieu nous éprouve. Le P. Gras occupait un poste fortifié à quelque distance de Xa-Doai, notre résidence. Avant-hier, vers sept heures du matin, il a été attaqué inopinément. Dans une sortie, le cher Père a succombé et son corps a été horriblement mutilé. Les chrétiens n'ont pas voulu laisser sa dépouille mortelle aux mains des rebelles : un groupe de vaillants s'est élancé ; quatre chrétiens ont payé de leur vie ce coup d'audace, mais le corps a été rapporté ici. Je recueille des détails sur cet événement et vous les enverrai bientôt. Aujourd'hui, j'apprends que le P. Pédémón, qui est allé remplacer le P. Gras, est cerné de tous côtés. Une compagnie de tirailleurs annamites, sous les ordres du capitaine Joanno, vient de partir pour débloquent ce poste. J'ai envoyé le P. Klingler, pour les accompagner. Il paraît avéré que les chrétiens de Hué ont été désarmés par ordre supérieur. La même mesure va, dit-on, nous être appliquée. J'ai le cœur navré, mes pleurs coulent, comment les retenir? *Deus autem qui consolatur nos in omni tribulatione* ne nous abandonnera pas. Veuillez prier et faire prier pour nous. ”

A la date du 18 mars, le même Père écrit :

“ Le district de Binh-Chinh confié au P. Pineau jouit d'une tranquillité relative.....Ce Père a recueilli à sa résidence de Huong-Phuong près de 400 chrétiens de Ky-anh échappés aux massacres. C'est à peu près tout ce qui reste des belles chrétientés de Dinh-Can. ”

Une lettre du même confrère, datée du 1er mars, annonce

que les Français se retirent peu à peu des sept postes qu'ils avaient établis au Binh Chinh. S'ils évacuent complètement le pays, c'en est fait des chrétiens de ce district. Au Sud de Dong-Hoi (citadelle de Binh-Chinh,) le Thuyêt, tuteur de l'ex-roi Ham-nghi, pour encourager et soutenir la rébellion, a lancé des proclamations dans lesquelles il dit mensongèrement qu'en fait de villages chrétiens, il ne reste debout que nos deux résidences de Ka-doai et de Huong-Phuong! Il vient de faire couper la tête à dix maires qui lui avaient refusé leur contingent de soldats et de riz.

Enfin, le 8 mars, le P. Pineau écrivait :

“ Les soldats français qui sont ici depuis un mois vont, en grand nombre, regagner Hué demain ou après-demain, et pourtant nos ennemis sont plus irrités et non moins puissants qu'auparavant. Nos chrétiens, voyant les démonstrations de joie des lettrés, sont de nouveau en fuite. Huong-Phuong regorge de réfugiés, mais non de riz malheureusement. Nous nous attendons à un nouveau siège ; s'il dure aussi longtemps que le premier, il est probable que nous ne nous reverrons plus en ce monde. Nous n'avons plus de provisions de bouche et de munitions de guerre que pour très peu de jours...”

De son côté, M. Chalmeton, missionnaire et procureur de la même mission, écrit le 19 mars :

“ Nous sommes loin d'être tranquilles chez nous ; des milliers de malheureux chrétiens échappés au fer des assassins nous entourent, attendant de nous le grain de riz qui les soutiendra. Nous avons dû épuiser nos ressources et l'avenir est gros de soucis. Impossible de prévoir quand nos chrétiens pourront rentrer chez eux ; actuellement quiconque tenterait de le faire serait sûr de courir à la mort. Le district des PP. Satre et Gras comprenait cinq paroisses et la mission des sauvages ; tous les chrétiens survivants sont réfugiés chez nous. Que de ruines à relever, que de misères à soulager ! Nous devons distribuer plus de quatre cents francs par jour en ne donnant que cinq centimes aux enfants et dix aux grandes personnes, c'est-à-dire de quoi les empêcher de mourir de faim. Déjà cet hiver, nous avons perdu beaucoup de monde par la maladie, nous craignons pour

l'été le choléra et la petite vérole, ce qui, joint à la famine, décimerait encore nos malheureux fugitifs.”

Le même missionnaire écrit le 8 avril :

“ Dès aujourd'hui, il nous faut donner du riz à 12,000 chrétiens, mais, d'après le cours des événements, nous devons nous attendre à voir tripler ce nombre dans peu de jours. Le P. Arzac est allé pour essayer de sauver 5 à 6,000 chrétiens ; s'ils peuvent le suivre, ils vont nous arriver les mains vides : autant de bouches de plus à nourrir. A la mission, nous en entretenons plus de 5,000 ; mais le jour où le P. Klingler sera obligé de se replier devant un ennemi trop nombreux, ce nombre sera doublé. Au Bo-Chinh, nous secourons déjà 6,000 personnes, mais ce nombre peut être triplé du jour au lendemain... Au moment où je vous écris, les principaux chefs des rebelles ont réuni leurs troupes et ont même soudoyé deux ou trois cents Chinois pour venir attaquer le petit fort construit par le P. Klingler à quatre heures de la mission. Il a déjà été attaqué par quatre ou cinq milles rebelles, soutenus de cent vingt Chinois armés de fusils à tir rapide, et le Père, grâce à une protection toute spéciale de la Sainte Vierge, a remporté la victoire. Il s'attend tous les jours à une attaque plus terrible, et il ne désespère pas encore de vaincre, grâce à Marie qui peut mettre en déroute les gros bataillons comme les petits.”

---

## DERNIERS DÉSASTRES AU TONG-KING.

---

*Lettre de M. Frichot, Provicaire Apostolique du Tong-King Méridional, à M. Delpech, Supérieur du Séminaire des Missions Etrangères de Paris.*

Résidence de Xâ-Douai, 3 mai 1835.

Depuis ma dernière lettre (19 février), nos malheurs et nos besoins se sont accrus. Je passe bien des faits sous silence pour arriver aux principaux. La mission a établi un petit fort à Huân-Kiêu, à une petite journée de notre résidence principale pour la mettre à l'abri d'un coup de main.

Si ce poste qui est un point stratégique important était emporté, notre résidence courrait les plus grands dangers, le peu qui nous reste serait perdu, et des milliers de chrétiens réfugiés ici ne pourraient échapper à la mort.

Les rebelles depuis longtemps se massaient autour de ce fortin pour l'attaquer. Le P. Gras était momentanément chargé de le défendre. Le 18 mars au matin, les ennemis, forts de plusieurs milliers d'hommes, tandis que nous ne comptons que quatre à cinq cents combattants, font une charge vigoureuse. Le P. Gras, avec trois ou quatre élèves déterminés et une faible escorte, fait une sortie pour mettre le désordre dans leurs rangs. Mais tout-à-coup une bande d'insurgés débouche par un défilé de la montagne et le prend par derrière. A peine a-t-il le temps de se retourner et de tirer quelques coups de fusil. En moins de rien, le voilà enfermé dans un cercle hérissé de lances. Assailli de tous les côtés, le Père tombe sans avoir pu jeter un cri. A cet endroit, nos gens ahuris perdent pied ; quatre hommes en fuyant sont massacrés. Deux coups de sabre abattent les oreilles d'un de nos élèves ; il tombe et est laissé pour mort. Cependant les nôtres sortent du fortin en plus grand nombre, et grâce au sang-froid et au courage d'un chef qui entraîne tous les autres, l'ennemi est culbuté et bat en retraite.

Finalement, la victoire est à nous, mais à quel prix ! L'élève laissé pour mort est relevé ; ses blessures n'étaient pas mortelles. Pour le P. Gras, quel spectacle ! Sa tête était toute ensanglantée ; l'oreille gauche avait été coupée et la figure affreusement labourée. Le dos présentait une large blessure, et un coup de lance lui avait ouvert le flanc gauche. De plus, la main gauche avait été entièrement séparée du bras.

Les rebelles mis en fuite reparaissent le lendemain et, divisant leurs forces, brûlent Hôï-Yên et Co-Dai, deux villages sans défense.

Le 12, notre fortin est encore attaqué avec furie. Le P. Klingler qui a remplacé le P. Gras, aidé du P. Pédémon, les repousse et leur fait éprouver des pertes considérables. Une partie de leurs armes nous restent et quarante des leurs gisent sur le champ de bataille ou dans les rizières. De notre

côté, grâce au bon Dieu, ni morts, ni blessés. Par contre, à quelque distance de notre fortin, quatre villages avaient été incendiés. Les ennemis, vaincus en bataille rangée et non découragés et ayant à leur tête deux de leurs chefs les plus habiles, employèrent les jours suivants à construire autour de notre poste quatre petits forts qu'ils garnirent de soldats. Dans les journées du 27 au 31, le P. Klingler, malgré des difficultés et des dangers de tout genre, emportent d'assaut et détruit trois de ces forts. Toutefois, les rebelles avaient perdu peu de monde, et depuis le 8 mars, leur nombre s'était accru. Ils préparaient un grand coup. Il eut lieu le 4 avril.

Le P. Klingler rend compte ainsi du combat. "...La journée a été rude. L'armée régulière des rebelles se composait de trois mille hommes environ. Ils nous attaquaient de trois côtés à la fois. A trois heures de l'après-midi, le signal de la sortie fut donné. L'ennemi plia d'un côté, mais tint bon ailleurs. Enfin, à quatre heures, quand le P. Bonnet arriva avec un renfort, leur déroute fut complète. Parmi les morts, il y avait deux chinois. L'intention de l'ennemi était d'incendier nos palissades en bambou. On a saisi trois cents bottes de paille sans compter celles qu'on a fait brûler sur place."

L'ennemi a voulu prendre sa revanche. Le 28, nouvel engagement, et de notre côté nouvelle victoire. Les rebelles couvraient toutes les crêtes des montagnes environnantes, hurlant, gesticulant et tirant de leur mieux. Malgré leur défense acharnée et la supériorité du nombre, les insurgés ont perdu ce jour-là plus de dix-neuf des leurs avec quantité d'armes et de munitions. A l'heure qu'il est, le poste de Huân-Kiên semble tranquille, mais pour combien de temps ?

Le P. Aguésse, dans la province de Hà-Tinh, a fait des prodiges de valeur pour sauver ses chrétiens, et malgré l'infériorité du nombre, a remporté d'éclatants succès. Mais impossible dans un si vaste district de faire face à tant de points attaqués presque simultanément. Là aussi, que de ruines accumulées !

\* \* \*

Tout dernièrement le P. Arzac a dû lutter contre les ré-

belles dans une autre partie de la mission qu'on appelle le Ngàn-Sâu. Voici en abrégé son récit.

“ Depuis longtemps la paroisse de Thô Hoâng se nourrit de misérables patates. Les chemins étaient interceptés, le riz ne peut monter au Ngàn-Sâu. Le 9 avril, j'envoie un de mes hommes au marché de Nô, pour acheter du riz et l'amener sous escorte, coûte que coûte. A midi, j'apprends qu'il est cerné. Je pars de suite avec deux cents hommes. Les rebelles occupent une montagne. Derrière eux est un bois très épais. Entre eux et moi, un ruisseau. Je fais un grand détour et je viens me placer sur la route qui les a conduits à l'emplacement qu'ils défendent. A leur exemple, je divise mes forces en deux bandes, et je monte résolument à l'assaut. Les balles pleuvent, plusieurs tombent à mes pieds. Je continue ma marche : ils tiennent bon. Viennent les coups de pierre : je me détourne pour les laisser passer. Je ne suis plus qu'à dix pas des rebelles. Deux d'entre eux tombent à côté d'un de leurs fusils de rempart. Aussitôt, ils prennent tous la fuite laissant le fusil et des lances. Je n'ai pu tirer sur les fuyards : mes munitions étaient épuisées. Je n'ai eu qu'un mort et un blessé.

“ Dimanche 11, les rebelles approchaient de nouveau sur les montagnes situées sur la rive droite du fleuve Nord. A l'Ouest, sur la rive gauche, ils brûlent ce qui reste du village de Phuong-Mô. Au sud, toujours rive gauche, s'élève aussi un nuage de fumée. A neuf heures du matin l'ennemi attaque les fortifications du Sud-Est. Nous le laissons faire. Nos coups portent juste. L'ennemi ramasse ses morts et ses blessés. A une heure du soir l'ardeur des combattants s'est ralentie. A deux heures tout est tranquille. Les rebelles ont perdu trente trois hommes. Beaucoup, dit-on, ont été blessés par les lancettes en barabou finement aiguës et plantées dru et serré en terre autour de nos fortifications. De notre côté rien ! ”



Pour la province du Binh Chinh qui comptait plus de vingt mille chrétiens à elle seule, la situation est des plus déplorable. Pour être court, je n'en dirai qu'un mot. Sur

soixante-douze chrétientés, il n'en reste plus que seize réduites à l'état le plus précaire. Les autres ont été anéanties par les rebelles. Que ne puis-je vous raconter en détail le siège de Huong-Phuoug, principal poste chrétien de cette province, siège qui a duré quinze mortels jours. Pourtant le missionnaire, avec nos prêtres, nos catéchistes et nos chrétiens, avait fortement organisé la résistance.

En divers engagements nous avons perdu, dans ce district, un prêtre indigène mort de fatigue ; un autre prêtre indigène a eu la tête tranchée avec un de ses fidèles catéchistes ; trois autres catéchistes ont été massacrés. Quant au nombre des chrétiens tués, le P. Ducan me dit qu'il n'en sait pas encore le chiffre. Pour la famine, elle est horrible.

J'abrège. Voici le résumé succinct des désastres du Tong-King méridional depuis le mois d'octobre 1885 jus-qu'à ce jour. Deux missionnaires, les PP. Satre et Gras, ont succombé dans la lutte : le premier mort des suites de sa blessure, le second tombé sur le champ de bataille. Trois prêtres indigènes ont été massacrés ainsi que quatre catéchistes ; un autre prêtre est mort de fatigue après le combat. Le chiffre connu des chrétiens tués à la guerre ou massacrés s'élève à trois mille trois cent cinquante quatre. Sur quatre cent vingt-huit chrétientés qui florissaient au Tong-King méridional, deux cent soixante-quatre ont été anéanties par le fer et le feu. Nos désastres augmentant de jour en jour, la mission actuellement est obligée de nourrir plus de douze mille chrétiens affamés. Si, du moins, nos malheurs touchaient à leur fin ! Mais les rebelles, toujours vaincus, se relèvent de nouveau. Aucun jour presque ne se passe sans qu'on apprenne que cinq ou six personnes ont été massacrées ici ou là. Ceux qui ont succombé dans la lutte sont heureux, comme nous l'assure l'Écriture : *illi autem sunt in pace*. Mais que vont devenir ces milliers d'affamés ? Malgré de lourds emprunts, tout est presque vide : coffre et grenier. Mais non, ce petit noyau de chrétiens, espoir de la religion dans l'avenir, Dieu ne permettra pas qu'il périclite ! Des âmes généreuses voudront donner quelques grains de riz à leurs frères désolés du Tong-King méridional. Nous les re-

mercions d'avance et prions Dieu qu'il les comble de ses meilleures bénédictions.

---

ANNAM.

---

*Lettre de Mgr Puginier, vicaire apostolique du Tong-King  
occidental.*

Hà-nôi, le 17 juin 1886.

Un élève du *P. Tuyên* m'apporte une lettre de ce prêtre indigène, m'annonçant la destruction complète de la chrétienté de Phông-vi (province de Son-Tây), forte d'environ trois cents âmes. L'ennemi, au nombre de plusieurs centaines d'hommes, armés de fusils et de lances, est arrivé la nuit à la faveur des ténèbres. Il a d'abord mis le feu à quelques cases afin de jeter l'épouvante ; en effet, les chrétiens, sans armes, éloignés les uns des autres, sans espoir de pouvoir se défendre, se sont sauvés dans la forêt pour échapper au massacre.

La nuit suivante, l'ennemi est allé attaquer la chrétienté de Ngô-Xa, annexe de la paroisse de Du Bo, forte de cinq cents âmes. Là, il y avait un petit poste de tirailleurs tonkinois, commandé par un officier, deux sergents et quelques caporaux français. Ces troupes étaient campées dans l'église et ont repoussé vigoureusement l'attaque de l'ennemi ; mais les maisons distribuées sur la colline, distantes les unes des autres, ont été pillées et brûlées sans qu'il leur ait été possible de se porter un mutuel secours. Une dizaine seulement, agglomérées autour de l'église, ont été protégées par le poste. Deux chrétiens de Ngô-Xa ont été blessés mortellement par les balles ennemies.

Il m'arrive des lettres d'une paroisse de Thanh-Hoà qui m'inspirent des craintes sérieuses ; mais, n'étant pas assez bien renseigné, j'attends encore des nouvelles pour vous les communiquer.

Ce mal qu'on nous fait maintenant en détail, dans des endroits relativement tranquilles depuis plusieurs mois, prouve

que les lettres, variées par les colonnes qui peuvent les atteindre, gagnent du terrain loin des postes français, et réussissent toujours à soulever la population païenne contre les chrétiens.

Ne me demandez pas quand finiront nos malheurs ; mais plutôt priez le Seigneur de nous accorder patience, courage, force et constance pour supporter l'épreuve qui menace d'être encore longue.

---